

Peter Lebovic est né en 1926 à Piešťany en Tchécoslovaquie. Il s'est enfui en Hongrie en 1942 et a été déporté à Auschwitz en 1944. Il est venu ensuite au camp de concentration du ghetto de Varsovie, puis à Dachau et à Mühldorf am Inn. Après la libération, il a étudié la chimie à la Haute école technique de Bratislava. Il a émigré en Suisse en 1968 et s'est établi près de Bâle. Il a travaillé jusqu'à sa retraite chez Ciba-Geigy.

Souvenirs de la plus longue année de ma vie

PETER LEBOVIC

Mémoires de survivants de l'Holocauste



PETER LEBOVIC

Souvenirs de la plus longue année de ma vie

PETER LEBOVIC

Souvenirs de la plus longue année de ma vie

SÉRIE «MÉMOIRES DE SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE»

- 1 NINA WEILOVÁ, Auschwitz, Matricule 71978
- 2 ERNST BRENNER, J'ai survécu à Theresienstadt
- 3 PETER LEBOVIC, Souvenirs de la plus longue année de ma vie
- 4 JAKE FERSZTAND, Enfance volée*
- 5 SIGMUND BAUMÖHL, Souvenirs d'enfance*
- 6 GÁBOR HIRSCH, De Békéscsaba à Auschwitz et retour
- 7 GÁBOR NYIRÖ, Le fardeau des souvenirs
- 8 IVAN LEFKOVITS, Bergen-Belsen, achevé – inachevé
- 9 ARNOST SCHLESINGER, Une jeunesse privée de liberté
- 10 HANA ET HANUŠ AREND, Témoignages de deux rescapés pragois de l'Holocauste
- 11 ANDREAS SÀS, Et alors, j'ai commencé à raconter
- 12 KLAUS APPEL, Un matin, ils étaient tous partis*
- 13 FABIAN GERSON, «... sans un adieu!»*
- 14 ANDRÉ SIRTES, En chemin
- 15 CHRISTA MARKOVITS, «J'ai toujours eu de la chance»
EVA ALPAR, Un destin de rescapée à Budapest*

PASSEURS DE MÉMOIRES, Histoire de la série,
traduite en partie dans des classes romandes

* Volumes publiés en juin 2017. Les autres volumes sont publiés en novembre 2017.
Tous les volumes sont disponibles gratuitement en format pdf.
Contact: Service historique DFAE.

IMPRESSUM

Edition originale de la série

«Memoiren von Holocaust-Überlebenden», 2009–2014

Publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung, Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique,
Université de Bâle.

© Ivan Lefkovits

Version française de la série publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung.



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Département fédéral des
affaires étrangères DFAE

**SCHULE
FÜR
GESTALTUNG
BASEL**

Lectorat et éditeurs responsables de la version française

Ivan Lefkovits et François Wisard

Zusammenfassung & Summary (à partir du français)

Caterina Abbati

Mise en page

Christine Jungo, Martin Sommer

Impression

Digitaldruck Buysite AG

© Pour la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Ivan Lefkovits



SOMMAIRE

Volume 3 de la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Auteur

Peter Lebovic

Photos

Peter Lebovic

Titre original

Erinnerungen aus dem längsten Jahr meines Lebens (2009)

Traduction

Service linguistique du Département fédéral de l'intérieur (DFI),
traduit avec le soutien du Service de lutte contre le racisme (DFI).

Premier tirage

2017

Préface	7
Piešť'any et la fuite vers la Hongrie	8
La déportation vers Auschwitz-Birkenau	20
Le camp de concentration du ghetto de Varsovie	28
Marche de la mort pour Kutno	32
Dachau et Waldlager Ampfing	33
Mühldorf am Inn	35
Libération	39
L'après-guerre	43
Souvenirs	44
La famille Lebovic	46
Curriculum vitae	56
Zusammenfassung/Summary	58
Annexes	66

PRÉFACE

Comment décrire tout cela? Comment décrire la faim, l'humiliation, les coups, la peur, la saleté, toute cette horreur, comment décrire toute cette atmosphère? Il est presque impossible de retranscrire ce que j'ai ressenti lorsque j'avais des poux, lorsque j'ai vu les mourants, les cadavres. Comment exprimer l'âcre puanteur de la fumée noire des cadavres brûlés à Auschwitz?

La lourde matière des souvenirs s'est décomposée il y a déjà longtemps, emportée à jamais comme un sable invisible par le vent des années. Après toutes ces décennies, il reste quelques maigres souvenirs restés tels quels, intacts, dans ma mémoire, que j'ai essayé de rendre ici avec des mots simples.

PIEŠŤANY ET LA FUITE VERS LA HONGRIE

En 1936, j'ai été accepté au nouveau gymnase de Piešťany, où j'ai étudié jusqu'à la fin de la quatrième classe, à l'été 1940. Durant les vacances scolaires, le gouvernement slovaque a décidé d'exclure tous les enfants juifs des écoles secondaires et professionnelles et des gymnases, publics ou privés. Les Juifs ne recevaient donc plus aucune formation scolaire, sauf dans les écoles élémentaires juives. Quant aux universités, ils en avaient déjà été exclus précédemment. J'étais le seul Juif de ma classe et j'avais quelques camarades avec lesquels je jouais, je faisais du sport et de nombreuses excursions. Hormis la religion, il n'y avait donc pas de barrières entre moi, le Juif, et mes camarades non juifs. Pourtant, après la décision d'exclure les Juifs de l'école, aucun de mes anciens camarades ne m'a plus salué dans la rue; ils faisaient comme s'ils ne me voyaient pas.

L'école élémentaire juive a proposé dans ses locaux des sortes de cours et différentes activités pour les élèves plus âgés. À l'été 1943, nous avons par exemple pu élever des vers à soie, ce qui était intéressant. Nous allions ramasser des feuilles de mûrier pour nourrir les chenilles jusqu'à ce qu'elles tissent leur cocon et allions ensuite déposer les cocons à l'endroit prévu. Une fois, pendant la cueillette des feuilles, nous avons été attaqués par un groupe de jeunes. Debout sur une branche, j'ai d'abord entendu les insultes habituelles: «Sales Juifs, vous avez crucifié Jésus!». Ensuite, ils nous ont jeté des pierres. Touché à la tête, je suis tombé de l'arbre et suis resté par terre sans bouger. Supposant que j'avais été mortellement atteint, les agresseurs se sont éloignés. De cette période, je me souviens aussi d'une chanson: dans les années 40, Piešťany a accueilli des enfants de caciques nazis venant de la Ruhr, une région fréquemment bombardée par les Alliés à l'époque. Ces garçons des Jeunesses hitlériennes, toujours en uniforme, se mettaient parfois avec les jeunes du coin qui nous pourchassaient et nous frappaient. En marchant, ils chantaient toujours la même chanson, dont je me rappelle encore une strophe:

Dumme Juden ziehn dahin, daher

Sie ziehn durchs rote Meer

Die Wellen schlagen zu

*Die Welt hat Ruh**

Comme les enfants juifs ne pouvaient plus aller à l'école et que toute activité professionnelle leur était par ailleurs interdite, j'ai travaillé pendant un temps au noir, d'abord chez une parente de ma mère, Olga Herzog, qui tenait une papeterie dans le parc des bains thermaux, le *Kurpark*. J'étais content d'avoir quelque chose à faire. Je suivais attentivement les instructions d'Olga et observais comment gérer un magasin, comment se comporter avec les clients. Certains fidèles clients étaient des nazis autrichiens qui étaient à Piešťany en cure et arboraient fièrement leur croix gammée. Ils ne savaient pas qu'Olga Herzog était juive. Je me souviens du nom de l'un d'entre eux: Karl Ruzitschka, qui venait de Vienne. C'était un homme assez âgé qui portait une sorte de costume. Sur l'une de ses bretelles, il exhibait une croix gammée et se vantait d'être un membre de longue date du parti nazi.

Ensuite, j'ai travaillé, toujours au noir, chez le cousin de ma mère, Leo Leitner, qui avait une quincaillerie dans la rue principale de Piešťany. J'y travaillais comme petite main pour un «salaire» de deux couronnes la journée, soit environ 40 ct. suisses. Il y avait deux quincailleries dans cette petite ville: celle de Leo Leitner et celle d'un certain Monsieur Weisz. Pour Oncle Leo, comme je l'appelais, il était très important que chaque client obtienne ce dont il avait besoin. Si nous n'avions pas le nécessaire en stock, je sortais par derrière et courais chez notre concurrent pour y acheter ce qu'il nous fallait avant de revenir au magasin, toujours par la porte de derrière. On avait ainsi l'impression qu'Oncle Leo avait toujours tout en stock. Pour lui, il était primordial que ses clients soient satisfaits. Les produits que j'achetais chez notre concurrent ne lui rapportaient rien puisqu'il demandait au client le même prix de détail que j'avais payé chez Monsieur Weiss. Le nom de Weiss ou Weisz revient souvent dans mes souvenirs de l'époque.

* *Les youpins vont et viennent / Ils fuient par la mer Rouge /*

Les vagues les emportent / Bon débarras

Trois ans plus tard, en 1944, cette expérience dans la quincaillerie de Piešťany m'a indirectement sauvé la vie dans le camp de concentration de Mühldorf am Inn: j'étais allé en raison d'une blessure à l'infirmerie, que dans le jargon des camps on appelait *Krankenrevier*. Je savais que le médecin, un prisonnier tchèque juif, s'appelait Dr Weiss. Je lui dis que je connaissais un Weiss de Piešťany et lui racontai l'histoire de mon travail dans la quincaillerie. Il m'écouta attentivement et me répondit:

«Voilà qui me plaît beaucoup. Tu restes avec moi comme infirmier. Le quincaillier Weiss est mon oncle». C'est ainsi que je suis devenu infirmier. J'ai travaillé plusieurs semaines au *Krankenrevier*, où je soignais les malades. J'étais aussi chargé de déshabiller les morts, de déposer leurs habits à la collecte et d'inscrire leur numéro de détenu à deux endroits du corps, sur la poitrine et sur la plante du pied. Ensuite, nous devions les envelopper dans un sac de papier crêpon marron que l'on attachait avec une ficelle au-dessus de la tête, au niveau du cou et des jambes. Le numéro de détenu était aussi inscrit sur le sac, avec le même stylo indélébile. En tant qu'infirmier, je devais aussi disposer les corps dès que les personnes étaient mortes, afin que leurs membres ne se replient pas, car il aurait alors été plus difficile de les envelopper et de les transporter. Dans un premier temps, les morts étaient transportés en camion à Dachau, dans le four crématoire du camp. Plus tard, lorsque les Allemands ont eu moins d'essence, les transports ont été stoppés et les corps enfouis n'importe où à la lisière de la forêt, sous un peu de terre. On ne creusait pas de tombe. Il n'y avait plus de sacs non plus, on enfouissait juste les corps nus. Il n'y avait pas de four crématoire à Mühldorf.

Retour à Piešťany. Au printemps 1942, moins de deux ans après l'exclusion des élèves juifs des écoles slovaques, j'ai fui en Hongrie avec mon frère. À l'époque, mon père travaillait pour une société de spiritueux du nom de «Slovlik», dans la ville de Trenčín. L'un des deux propriétaires de la société était l'un des fonctionnaires influents et bien informés du parti dirigeant, le Parti Populaire Slovaque, du reste le seul parti politique autorisé. Tous les autres partis avaient été interdits après la proclamation

de l'État slovaque en mars 1939. Cet homme, Monsieur Urbánek, dit un jour à mon père:

«Fais en sorte que tes deux garçons partent tout de suite en Hongrie. Une vague de déportations est prévue début avril et tous les jeunes Juifs de plus de seize ans seront déportés en Pologne». C'était fin mars 1942, juste avant mes seize ans. Mon père a donc organisé notre fuite. Nous nous sommes rendus en train dans un village à la frontière, près de la ville de Sereď, chez une famille de paysans. Un passeur est venu nous chercher et nous a emmenés de nuit en Hongrie, à Galanta, vers le 24–25 mars. Le passeur connaissait son travail, il savait quand les gardes étaient relevés et connaissait le chemin des patrouilles. C'était un professionnel, il faisait surtout de la contrebande, mais lorsque la menace s'est précisée pour les Juifs, l'homme a élargi ses activités aux personnes. Il continuait probablement à faire passer des marchandises, car son sac à dos était bien rempli lors de notre passage.

Une fois arrivés à Galanta, le passeur nous a amenés dans une famille juive, répondant elle aussi au nom de Weisz, des négociants en bois. C'est là que notre grand-mère maternelle, Serafina Herzog, née Fleischmann, est venue nous chercher. Monsieur Weisz était très mécontent de notre arrivée: aujourd'hui encore, 67 ans plus tard, j'entends ses mots pleins de reproches, profondément blessants: «Quelle hystérie, quel manque de responsabilité que d'envoyer ses enfants en Hongrie au lieu de s'en occuper soi-même». Environ deux ans après, Monsieur Weisz s'est fait rattraper par son destin. Déporté, il a été assassiné à Auschwitz.

Avec ma grand-mère, nous sommes allés à Budapest, où nous avons passé deux nuits. Le troisième jour, c'est notre oncle, Leopold (Lipót) Lebovic, qui est venu nous chercher à Budapest pour nous emmener à Ungvár (Užhorod), où nous avons passé les deux années suivantes, avec deux interruptions.

À l'époque, mon frère et moi parlions très mal hongrois. Si nous comprenions la langue et pouvions plus ou moins nous exprimer en hongrois, notre prononciation et notre vocabulaire étaient si mauvais que tout le

monde savait tout de suite que ce n'était pas notre langue usuelle. Nos parents avaient utilisé le hongrois comme langue secrète, lorsqu'ils ne voulaient pas que nous, enfants, comprenions ce qu'ils disaient. C'est pourtant souvent le meilleur moyen d'apprendre une langue. L'autre difficulté, c'était notre tenue vestimentaire typiquement slovaque. En Slovaquie, les jeunes de notre âge portaient des pantalons courts et un béret en guise de couvre-chef. À Ungvár, une telle tenue attirait le regard, de sorte que nos proches nous ont tout de suite apporté d'autres vêtements afin que nous soyons, au moins en apparence, comme les jeunes du coin.

Nos proches avaient opté pour la discrétion et n'avaient raconté à personne que nous habitons chez eux. Les immigrés illégaux étaient emprisonnés et brutalement interrogés par la police avant d'être renvoyés en Slovaquie. Quant aux personnes qui les hébergeaient, elles étaient lourdement punies. L'obligation de s'annoncer était stricte et valait pour tous.

À Ungvár, nous ne pouvions ni travailler, ni aller à l'école, ni même participer aux fêtes de famille où des tiers étaient également conviés. Nous n'étions jamais présents. J'habitais dans la famille de Leopold Lebovic, un frère de mon père. Mon frère, lui, était dans la famille d'un beau-frère de mon père, Wilhelm (Vilmos) Palkovic. Ces parents n'étaient pas pauvres, mais pas riches non plus. Les deux familles étaient en location, n'avaient ni téléphone ni radio, et leur train de vie était modeste. Les enfants de la famille Palkovic, Ernő, Gabriella et Oskar, étudiaient tous trois au gymnase juif d'Ungvár. Ces cousins montraient beaucoup de compassion pour notre situation délicate et nous aidaient toujours à surmonter nos difficultés linguistiques. Durant notre séjour illégal de deux ans (de mars 1942 à mai 1944) à Ungvár, nous n'avons, pour ne pas prendre de risques, jamais pris contact avec nos parents qui vivaient à 400 km de là en Slovaquie. Nous n'avons pas échangé une seule lettre et ce n'est qu'après notre retour en Tchécoslovaquie à l'été 1945 que j'ai appris que nos parents et notre sœur avaient dû fuir Piešťany sous la menace d'une déportation imminente. Ils avaient ensuite vécu à Bratislava, où ils avaient dû plusieurs fois changer d'appartement pour ne pas être repérés.

Grâce à Monsieur Urbánek, mon père avait pu travailler dans l'entreprise de spiritueux jusqu'à l'été 1944. En mars 1945, j'y reviendrai, mes parents ont été arrêtés à Bratislava quelques semaines avant la fin de la guerre et déportés à Theresienstadt, où ils ont été libérés par l'armée soviétique à la fin de la guerre. Ma sœur Lili avait été arrêtée dès le mois de janvier 1945 et déportée à Ravensbruck, où elle est morte peu après, à 22 ans.

Pour nos proches en Hongrie, c'était un sacrifice de nous accueillir, car eux-mêmes n'avaient pas grand-chose. Ils travaillaient très dur et ne prenaient pas de vacances; nous héberger n'était pas seulement difficile matériellement, c'était aussi un énorme risque pour les deux familles. Comme je l'ai déjà dit, héberger des personnes non annoncées auprès des autorités était sévèrement puni. La journée, nous étions la plupart du temps chez eux, mais nous n'avions pas le droit d'y dormir. Wilhelm Palkovic possédait des bureaux loin de son appartement où nous devions aller pour dormir à la tombée de la nuit. Nous avions la clé et dormions sur le canapé. Le matin, il fallait disparaître sans laisser de traces avant que les employés n'arrivent. Pour entrer dans le bureau, il fallait en outre faire en sorte que personne ne nous remarque. Or c'était tout bonnement impossible; régulièrement, on nous voyait entrer ou sortir et nous avons eu de la chance que personne ne signale notre présence nocturne dans ces bureaux aux autorités.

C'est un notaire du nom d'Hrabar¹ qui nous a fourni, peu après notre arrivée, nos premiers papiers d'identité. C'étaient les actes de naissance de deux frères établis à nos noms. Ils portaient nos vraies dates de naissance, mais le nom, le lieu de naissance et le domicile étaient faux. Comme adresse, le notaire avait inscrit Chudlovo, le village de mes grands-parents. Les deux frères dont les noms figuraient sur nos papiers s'appelaient Herskovic et vivaient vraiment à Chudlovo. Ces deux garçons n'avaient toutefois pas idée que quelqu'un d'autre se cachait sous leur identité. Le notaire savait que ces faux papiers ne nous offraient qu'une protection insuffisante. Si les formulaires et le tampon étaient vrais, les noms étaient falsifiés. Quelque temps après, ayant appris qu'en

Transsylvanie, qui appartenait à la Roumanie, mais avait été rattachée à la Hongrie en 1940, on établissait de nouveaux papiers hongrois pour la population, il nous avait fait faire de nouveaux documents d'identité hongrois avec nos vrais noms et les vraies coordonnées de nos parents. Seul Chudlovo y figurait encore, à titre de lieu de naissance et de domicile. Nous nous sommes ensuite annoncés à la police dans une ville qui s'appelait à l'époque Nagyvárad². Là aussi, nous avons des parents (notamment le frère de mon grand-père, Hugo Lebovic), qui nous logèrent chez une veuve juive, qui s'appelait elle aussi Weisz. Nous y sommes restés environ deux mois avant de recevoir, du contrôle des habitants, de véritables documents d'identité de la municipalité, avec photo. Une fois ces papiers en poche, nous sommes retournés à Ungvár, mais sans nous y annoncer à la police, et avons continué à dormir dans les bureaux, passant le plus de temps possible à l'extérieur, au printemps et en été principalement dans les parcs, au bord de la rivière ou aux bains thermaux municipaux. Afin de passer le temps un tant soit peu intelligemment, nous nous sommes inscrits à la bibliothèque où nous avons lu assidûment. Dans l'intervalle, nous avons progressé en hongrois en écoutant les gens parler entre eux et en un rien de temps, nous avons su le parler couramment et sans accent. Lire de nombreux livres en hongrois m'a permis d'apprendre la grammaire et aujourd'hui encore, je sais parler, lire et écrire le hongrois.

Nous étions passionnés par la situation politique en Hongrie, et surtout par le cours de la guerre. Par les journaux, nous apprîmes notamment l'attentat réussi contre Heydrich, à Prague en juin 1942, et les représailles des nazis. En décembre 1942, nous avons lu les articles sur la défaite de la sixième armée allemande à Stalingrad et en janvier 1944, nous apprîmes la capitulation du «marschall» Friedrich Paulus. C'est à cette époque que la deuxième armée hongroise fut écrasée par les Soviétiques sur le Don près de Voronej. Une partie des troupes s'était repliée en Hongrie, où les blessés graves avaient été emmenés à l'hôpital. Tous les jours, voire plusieurs fois par jour, je voyais passer les corbillards et leur cocher soldat

transportant les soldats morts de leurs blessures. Le cortège jusqu'au cimetière comprenait également un prêtre en uniforme et deux soldats portant une couronne, ainsi qu'une fanfare militaire jouant une marche funèbre. Aucun civil n'était présent lors de ces cortèges fantomatiques, auxquels les passants n'accordaient que très peu d'attention³.

Si nous avons si bien surmonté ces deux années d'inactivité à Ungvár, c'est aussi parce que nous avons été entourés de manière exemplaire par nos proches, parce que nous avons le moral et espérons sans cesse que la guerre ne durerait pas longtemps et que tout cela se terminerait sans drame. Voilà qui était bien naïf. C'est un miracle, en fait une conjonction de nombreux miracles et d'heureux hasards, que je sois resté en vie.

Un jour de l'été 1942, j'étais assis comme souvent sur un banc du parc à lire le journal. Oncle Lipót me donnait régulièrement de l'argent de poche, qui me servait à emprunter des livres à la bibliothèque, à aller, rarement, au cinéma, à payer l'entrée aux bains thermaux, et de temps à autre à me payer le journal. J'étais donc assis sur un banc en train de lire lorsque je sentis une main sur mon épaule. Je me retournai et vis un policier. Les policiers hongrois étaient désagréables, agressifs et arrogants, notamment à l'encontre des Juifs, mais aussi vis-à-vis de la population non juive. Je savais qu'ils exigeaient le respect et me levai immédiatement. J'avais très peur, mais j'essayai de ne pas le montrer. Le policier me hurla: «Papiers! Qu'est-ce que tu fais ici?» Je répondis: «Je lis le journal.» «Tes papiers!», répéta-t-il. Je sortis lentement mes papiers d'identité de la poche de ma veste et le policier demanda si j'habitais ici. Je lui expliquai que je n'étais là que pour quelques jours, afin de trouver un travail. Avant de regarder mes papiers, le policier me demanda où j'habitais. Comme les papiers indiquaient Nagyvárad, je répondis que c'est là que j'avais mon domicile fixe. Après avoir examiné mes papiers, un grand sourire apparut sur son visage et à ma grande surprise, il me tendit la main. J'étais totalement perplexe. «Moi aussi, je viens de Nagyvárad», me dit le policier. «Tu es la première personne de mon village que je rencontre ici. Ce soir, après le service, je t'invite à manger et nous boirons ensemble une bouteille de vin.»

Évidemment, je lui dis oui: «D'accord, j'en serais très honoré, c'est très gentil de votre part.» Il me demanda ensuite si je connaissais un bon restaurant, je lui donnai n'importe quel nom en lui assurant qu'on y mangeait bien, que le vin était bon et les prix raisonnables.

Bien sûr, je n'étais jamais allé au restaurant à cette époque. Mon «compatriote» me demanda ensuite des nouvelles de Nagyvárad. Je lui racontai que j'avais assisté à la cérémonie de prestation de serment de l'académie militaire de Nagyvárad. C'était István Horthy, le fils du régent du royaume de Hongrie Miklós Horthy, qui avait assermenté les jeunes officiers⁴. En effet, comme avec mon frère nous passions aussi nos journées à l'extérieur à Nagyvárad, nous étions tombés par hasard sur cette cérémonie, de sorte que je pus en raconter les différents détails de manière crédible et véridique.

Je ne me suis évidemment pas rendu à ce repas et je vécus ensuite dans la crainte permanente que le policier me reconnaisse dans la rue. Après cet incident, j'ai soigneusement évité le parc, ce qui détériora beaucoup mes conditions de vie à Ungvár.

Début mars 1944, maître Hrabar informa mon oncle qu'il y avait une possibilité de légaliser notre séjour à mon frère et à moi. Il fallait s'annoncer comme réfugié auprès de l'Autorité centrale du contrôle des étrangers⁵, dans l'une des prisons accueillant les réfugiés en voie d'expulsion, rue Magdolna à Budapest. L'autorisation était subordonnée au fait que nos proches assument tous les frais liés à notre séjour. Nous nous sommes donc annoncés, avons été admis dans la prison et après quelques jours, nous avons effectivement reçu des papiers tout à fait officiels. Nous pensions ne plus avoir à nous cacher. Mais c'est à ce moment⁶ que les troupes allemandes ont envahi la Hongrie. Celle-ci a repris la totalité des mesures anti-juives des Allemands, y compris l'étoile jaune, que les Juifs hongrois devaient donc eux aussi porter ostensiblement (en Slovaquie, c'était déjà obligatoire depuis 1941). Les Juifs ont été chassés de leurs appartements et internés dans des tuileries. Il y avait l'eau courante, un toit – sous lequel séchaient les tuiles – et un raccordement au réseau

ferroviaire, c'était donc l'endroit «idéal» pour entasser et déporter les Juifs. Aujourd'hui, certains Hongrois disent avoir dû procéder à ces internements et à ces déportations sous la pression des Allemands. Mais l'extrême droite hongroise voulait depuis longtemps se débarrasser des Juifs et il y avait déjà eu des signes avant-coureurs de mauvais augure. Ainsi, lors de son entrée en fonction en 1942, deux ans avant l'occupation allemande, le Premier ministre Kállay avait déclaré au Parlement hongrois qu'«il n'y a[vait] pas d'autre solution que de déporter 600 000 Juifs de Hongrie». Et ces paroles menaçantes émanaient d'un homme politique que l'on disait pro-Juifs. Je me souviens que l'information m'avait glacé le sang lorsque je l'avais lue dans le journal.

Lorsque les Juifs ont été chassés de leurs appartements, je me doutais de ce que cela voulait dire que d'être interné dans ce ghetto-tuilerie.

En effet, de très nombreux réfugiés juifs étaient arrivés de Pologne en Slovaquie juste après le début de la guerre. Pourtant, la Slovaquie était un pays fasciste et totalitaire avec les lois anti-juives les plus sévères. Les Juifs étaient totalement exclus de la fonction publique et de bon nombre de professions; ils ne pouvaient être ni juge, ni avocat ou notaire. Souvent, on les agressait dans la rue, on brisait les fenêtres de leurs appartements, on pillait leurs magasins. La population juive était harcelée de nombreuses manières. Les Juifs devaient remettre leur or, leurs bijoux, leurs manteaux en cuir et en fourrure aux autorités, ils n'avaient plus le droit d'avoir de voiture, de vélo, de téléphone ou de radio. La liste des arrêtés anti-juifs était très longue. À plusieurs reprises, le gouvernement slovaque de l'époque avait d'ailleurs déclaré fièrement que ses lois anti-juives étaient encore plus sévères que les allemandes. Certains établissements publics comme des restaurants, des cinémas, des parcs, des plages affichaient à l'entrée: «Interdit aux chiens et aux Juifs!» Mais les Juifs n'étaient pas (encore) assassinés. C'est pourquoi après la chute de la Pologne en 1939, certains Juifs polonais avaient fui en Slovaquie, car ils savaient que leur vie n'y serait pas menacée. En 1940, nous avons accueilli quelque temps l'une de ces familles, un couple et ses deux enfants. Nous avions un

trois-pièces à Piešťany et les enfants des réfugiés dormaient dans nos lits et nous à même le sol, car ces réfugiés étaient considérés comme nos invités. Cette famille nous a raconté ce qui s'était passé avec les Juifs de Pologne, elle nous a parlé des déportations dans différents camps d'extermination; elle a été témoin des crimes de masse à l'encontre des Juifs. Je n'avais que quatorze ans, mais j'ai compris ce qui se passait en Pologne et ce qui allait encore se développer chez nous. La rencontre avec ces réfugiés juifs m'a beaucoup aidé. Je sentais que ces gens ne disaient que la vérité, et que rien de ce qu'ils décrivaient n'était exagéré. Cela m'a un peu préparé à ce qui nous attendait.

Donc, lorsque la Hongrie a voulu nous mettre dans les tuileries, j'ai su ce qui nous arriverait si nous allions dans ce ghetto. Le raccordement au réseau ferroviaire était un signal clair.

Nous avons donc prévu avec mon frère de nous cacher quelque part avant d'être internés. En soi, c'était peu réaliste, car nous n'avions pas d'argent. Mais dans la maison de la famille d'accueil de mon frère vivait un jeune du même âge que nous du nom de Friedmann. Lui avait de l'argent et s'est rallié à notre idée de nous cacher. Il connaissait un paysan dans un village appelé Orechovo situé près d'Ungvár⁷. Nous sommes partis en emportant un peu de pain et de lard, un couteau de poche et quelques boîtes d'allumettes. Arrivés près d'Orechovo, nous nous sommes cachés quelques jours dans la forêt proche. Nous portions tous les trois un long manteau vert de type loden, qui nous servait de couchette et de couverture la nuit. C'était un très beau printemps; tout fleurissait et bourgeonnait; partout, on sentait les herbes de forêt. Tous les soirs, Friedmann retrouvait le paysan à l'orée de la forêt et lui achetait quelque chose à manger. Cela a duré quelques jours, qui nous ont paru une éternité. Nous observions toujours la route depuis un rocher. Une fois, nous avons eu l'impression qu'un berger nous avait vus. Comme nous l'avons appris après, le berger avait vu nos lodens, qu'il avait pris pour des uniformes de l'armée soviétique, et nous avait signalés aux autorités. Un ou deux jours après, nous avons vu une colonne de véhicules allemands monter la route:

des motos avec des remorques, des voitures et des poids lourds. Il y avait des bergers allemands avec les soldats. Quelques heures plus tard, alors que la nuit tombait déjà, le paysan est arrivé complètement hors d'haleine. Il nous a prévenus qu'il fallait disparaître immédiatement, car un berger avait signalé des parachutistes russes dans la forêt. Une unité allemande était arrivée et allait encercler la forêt le lendemain pour la passer au peigne fin avec les chiens. «Si vous restez, vous et moi serons perdus!» À ces mots, nous sommes partis et avons couru dans la nuit aussi vite que nos jambes pouvaient nous porter jusqu'à la ville située à 10 km de là. Nous avons tout de suite été arrêtés et internés dans le ghetto-tuilerie. À notre étonnement, la rumeur de la présence de parachutistes soviétiques près de la ville s'était déjà propagée dans le ghetto. Je n'ai jamais dit aux gens qui me racontaient l'histoire de qui il s'agissait réellement.

Je ne suis pas en mesure de décrire la vie dans la tuilerie d'Ungvár. Quelques souvenirs me sont toutefois restés. Les Juifs les plus pieux, souvent vieux, des villages alentour – qui portaient le kittel sur leurs vêtements et le talit, le châle de prière, comme cela se fait à Yom Kippour, le jour du Grand Pardon – s'adressaient au ciel en priant, pleurant et criant à fendre l'âme. Ils se jetaient régulièrement à terre en demandant à Dieu de nous prendre en pitié et de nous sauver. Cette cérémonie se renouvelait quotidiennement dans le ghetto et il y avait toujours d'autres personnes profondément croyantes pour rallier cette foule de prieurs.

Une autre image qui m'est restée du ghetto, c'est celle d'une vieille femme dans des habits sales et déchirés, couverte de poux et qui était assise dans une sorte de minuscule trou entouré de barbelés afin qu'elle ne puisse pas en sortir et transmettre ses poux. Elle se lamentait, gémissait, invectivait et on lui lançait un peu de nourriture par-dessus les barbelés, comme à une bête galeuse.

Quant à la rencontre avec mon grand-père dans le ghetto, je la décris plus loin, dans le chapitre consacré à la famille Lebovic.

Un jour, une délégation du gouvernement hongrois a visité le ghetto. Parmi eux se trouvait le secrétaire d'État László Endre, un fanatique qui

détestait les Juifs. C'est lui qui était chargé de la déportation des Juifs. Il était accompagné de toute une délégation d'officiers, de gendarmes et de fonctionnaires. Comme j'étais là par hasard, j'ai pu voir comme le ghetto avait fait bonne impression sur ces gens. C'était visiblement une idée du secrétaire d'État de regrouper les Juifs hongrois dans les tuileries avant leur déportation. Cette visite a également fait l'objet d'un article dans le journal local, que quelqu'un avait apporté dans le ghetto⁸.

LA DÉPORTATION VERS AUSCHWITZ-BIRKENAU

Au cours de la dernière semaine de mai 1944, nous avons été chargés dans des wagons à bestiaux, à 90 personnes par wagon. Avant que nous montions, un officier hongrois (les soldats chargés de la surveillance du ghetto et de la déportation étaient exclusivement hongrois, il n'y avait pas d'Allemand!) est arrivé et nous a ordonné de remettre immédiatement tous nos bijoux, argent et objets de valeur. «Toute personne qui aura gardé quelque chose sera abattue sur le champ! Je vous laisse 10 minutes!» S'en est suivie une mise en scène macabre: quelques personnes choisies au hasard ont dû se déshabiller entièrement devant les quelques milliers de personnes à déporter et les soldats ont fouillé leurs habits. À la fin, nues et humiliées, elles ont encore dû se pencher pour qu'on leur fouille l'anus à la recherche d'objets de valeur. Ce fut un autre avant-goût de la fin.

Nous avons roulé toute l'après-midi et toute la nuit à travers la Slovaquie en direction de la Pologne. Nous n'avons rien eu à boire ni à manger pendant tout le trajet. Il faisait très chaud. J'ai pensé à m'enfuir, mais c'était impossible: les portes du wagon étaient verrouillées et scellées, et les quatre petites aérations étaient trop petites. On ne pouvait pas s'échapper. Par les ouvertures, on voyait le paysage et nous essayions de reconnaître où nous étions. Durant le trajet, alors que nous étions déjà en Pologne, nous avons vu des paysans polonais qui travaillaient dans les champs près des voies. Lorsqu'ils ont vu notre convoi, ils ont fait plusieurs fois le même geste avec le doigt sur la gorge, mimant l'égorgeement. C'était

un geste clair et prémonitoire. Dans le wagon, j'étais avec mon oncle Ernest, de six ans mon aîné, mon sauveur. Une fois arrivés à Auschwitz-Birkenau, vers la fin mai 1944, nous avons passé la sélection d'usage (pour trier les vieux, les malades, les handicapés et les enfants). Nous avons ensuite été conduits dans le camp, nous avons dû nous déshabiller, laisser nos habits, n'emportant que nos chaussures et nos ceintures. Après qu'on nous a rasé le crâne et le corps, nous sommes allés à la douche et avons enfilé des uniformes rayés. C'est ainsi que, de réfugié aux identités multiples, je suis devenu un prisonnier sans identité. Mon oncle et moi n'avons reçu aucun numéro de détenu. Le secrétaire du camp avait inscrit sur les cartes de tout le groupe: «Prêt pour le transport» (*transportbereit*). Nous n'allions pas tarder à comprendre ce que cela signifiait. À l'exception des quelques jours qui ont précédé la libération, j'ai toujours été avec mon oncle Ernest Lebovic⁹ depuis la déportation d'Ungvár. Pendant cette année, la plus longue de toute ma vie, c'est grâce à lui que j'ai survécu. Il a toujours su me redonner courage et m'a beaucoup aidé chaque fois qu'il l'a pu. Âgé aujourd'hui de 89 ans, il vit à Pittsburgh, aux États-Unis, où je lui ai rendu visite plusieurs fois. Il est aussi venu plusieurs fois en Suisse. Avec l'âge, nous savons que chaque visite sera peut-être la dernière. Nous n'avons que rarement parlé de nos aventures durant la Seconde Guerre mondiale, et sommes les deux très réservés à ce sujet. Pour nous, c'est logique, puisque nous avons vécu la même chose et ne ressentons donc pas le besoin d'en parler ensemble. Récemment, lors de mon dernier voyage aux États-Unis, nous avons échangé quelques anecdotes sur le passé.

Celle-ci par exemple: au cours des derniers mois de la guerre, à partir de janvier 1945, toujours plus de soldats russes étaient enfermés dans les camps de concentration. Ils ne portaient pas l'uniforme des détenus, mais des uniformes de l'armée soviétique dans un état pitoyable qui avaient été rapiécés plusieurs fois. Ils habitaient les mêmes baraquements que nous, mangeaient la même chose et étaient traités de la même manière. En bref, ils étaient placés sur le même pied que les plus bas que bas, nous les Juifs. Une cible avait été cousue sur leurs vêtements, dans le dos, afin de les dis-

suader de s'enfuir. Car dans ce cas, les SS auraient tout de suite su où tirer. Au-dessus de la cible, il était écrit KGB en majuscules¹⁰. Pour les prisonniers soviétiques, le sigle signifiait *Kriegs-Gefangener Bandit*, criminel prisonnier de guerre. Unis par le destin, nous nous sentions solidaires des prisonniers de guerre russes. Ils avaient aussi notre respect pour avoir combattu les armées d'Hitler avant d'être faits prisonniers.

Récemment, Ernest m'a raconté qu'à l'époque, il s'était lié d'amitié avec un Russe qui avait dû faire le même travail que lui pendant un certain temps. Un jour, mon oncle lui avait dit: «Si je survis à tout ça, je ne rentrerai pas à la maison, j'aimerais émigrer en URSS.» C'était aussi une manière d'exprimer sa solidarité au soldat russe. Mais celui-ci lui répondit: «Des comme toi, il y en a assez en URSS.» Un antisémitisme grossier et agressif, tout simplement, qui montre bien que le sentiment de solidarité peut être une aberration.

Moi aussi, je m'étais lié avec un jeune prisonnier de guerre russe, Ivan, et en glissant quelques mots russes par-ci, par-là, j'arrivais assez bien à me faire comprendre. Un jour, Ivan me dit que la guerre serait bientôt terminée et qu'alors, nous pendrions tous les Allemands. Je rétorquai que j'avais une histoire à lui raconter:

«Nous marchions le long d'un haut mur en allant au travail lorsque je reçus quelque chose sur la tête alors pourtant que je marchais au milieu de la colonne. Tout le monde s'éparpilla, moi compris, et je reçus d'ailleurs un coup de crosse d'un SS dont je porte encore la cicatrice aujourd'hui. Plus tard, il s'avéra que le mur en question était celui d'un couvent. Sachant que des prisonniers juifs passaient par là, les nonnes leur lançaient des pommes par-dessus le mur et les SS punissaient les prisonniers en les frappant durement. Tu vois, Ivan, il y a aussi de bons Allemands.»

La réponse d'Ivan fusa: «Tu as raison, il faut distinguer les bons Allemands, qui sont une petite minorité, des mauvais, qui sont majoritaires. Nous pendrons donc les mauvais d'un côté de la rue et les bons de l'autre.» Pour moi, cela montrait clairement qu'en tant que Juif, je pense différemment.

Retour à Auschwitz-Birkenau: les baraques des latrines étaient très grandes. En regardant par une fente, je m'aperçus que la partie arrière des latrines servait à entreposer les morts. Il y avait un nombre incalculable de cadavres, empilés méthodiquement à la germanique. Du fait des capacités restreintes des fours crématoires d'Auschwitz-Birkenau, il n'était plus possible de brûler directement les cadavres. Une fois les portes des chambres à gaz fermées et verrouillées, les gardiens SS injectaient par des ouvertures un mélange mortel à base de cyanure de calcium (connu sous la désignation «Zyklon B»), l'acide cyanhydrique. Les personnes sélectionnées pour être envoyées dans les chambres à gaz y mourraient étouffées dans d'atroces souffrances. Avant d'entrer, on disait aux futures victimes qu'elles devaient se déshabiller pour être désinfectées. On leur rasait aussi le crâne. Les Allemands avaient calculé précisément le temps nécessaire jusqu'à ce que tout le monde soit mort, il fallait que ça aille vite. Ils emmenaient ensuite les cadavres pour les brûler, éventuellement après «stockage intermédiaire», non sans leur avoir auparavant arraché leurs dents en or.

À Auschwitz-Birkenau, nous devions rester dehors toute la journée, faire des genuflexions, nos tortionnaires nous obligeaient à bouger sans cesse. C'est un supplice sadique. Ceux qui tombaient étaient éliminés, liquidés de suite. C'était la deuxième sélection.

À deux reprises, nous avons été envoyés travailler en dehors du camp. Deux fois, nous sommes passés devant l'orchestre de chambre d'Auschwitz tant de fois décrit. Aujourd'hui encore, j'entends la mélodie que je connaissais de Piešťany: «Oh Donna Clara, ich hab dich tanzen gesehen, oh Donna Clara du bist wunderschön».

Peu après mon arrivée à Auschwitz, j'ai rencontré par hasard Ladislav Fischer, que je connaissais bien. De huit ans mon aîné, il travaillait comme prothésiste dentaire à Piešťany. Lorsque je l'ai rencontré, c'était déjà un ancien détenu, il était déjà depuis avril 1942 à Auschwitz, où son travail de prothésiste était important. Au départ, il était l'un des nombreux dentistes et prothésistes dentaires qui avaient été «mandatés» pour

arracher les dents en or des détenus gazés et des autres cadavres. Il devint ensuite le responsable de ce *Sonderkommando*. Comme il savait que les gens des kommandos n'avaient aucune chance de survivre et qu'il avait des relations, il arriva à se faire «muter» d'Auschwitz à Varsovie au début juin 1944. Mon oncle et moi étions dans ce même convoi pour Varsovie. Lorsque j'ai rencontré Fischer au cours de mes premiers jours à Auschwitz-Birkenau, j'ai eu une petite once d'espoir. Il m'a parlé de manière très franche et marquante et m'a ainsi beaucoup aidé. Il savait beaucoup de choses, il avait des relations, c'était un *Prominent*, un détenu qui avait des relations ou des responsabilités. Il avait des informations fiables sur ce qui pouvait arriver et s'est bien débrouillé au vu des circonstances. Il a aidé quelques détenus, comme le faisaient parfois certains de ces *Prominenten* avec leurs parents et leurs proches.

Fischer s'était fait un «ami» à Auschwitz, un criminel allemand qui avait environ 30 ans de plus que moi et s'appelait Hans. C'est lui qui m'a nommé chef de chambrée dans le ghetto et camp de concentration de Varsovie. C'était une fonction particulière qui consistait à contrôler que les lits étaient bien faits et que le sol était propre, car la propreté et la discipline étaient, à juste titre, très importants: il était notamment interdit d'entrer dans la baraque avec un couvre-chef, il fallait l'enlever en entrant, et il était aussi interdit d'avoir des poches dans ses vêtements de détenu.

On n'avait pas de couverts non plus; en fait, il était interdit pour un détenu de posséder quoi que ce soit.

Avant le repas, c'était à moi de mettre les écuelles et les cuillères sur la table, avant que la nourriture ne soit distribuée. Ensuite seulement, les détenus pouvaient entrer. Ils devaient attendre l'ordre de s'asseoir sur les bancs, puis l'ordre de prendre la cuillère et de manger. Il fallait aussi attendre d'y avoir été autorisé pour quitter la table et aller au dortoir.

Une fois, alors que j'étais depuis environ une semaine au camp de concentration du ghetto de Varsovie, nous n'avions pas encore reçu l'ordre de nous asseoir lorsque Hans a appelé un détenu par son nom et son nu-

méro. C'était un jeune homme du même âge que moi environ; il était debout à côté de moi et tremblait de peur. Hans lui ordonna de venir jusqu'à lui, ce que fit le jeune homme. Hans lui a donné la main, lui a tendu une miche de pain et lui a dit: «C'est ton anniversaire aujourd'hui, voici ton cadeau.» C'était quelque chose d'inimaginable; les kapos et les doyens des blocks étaient pour la plupart très brutaux et Hans n'y faisait pas exception, tabassant ceux qui ne respectaient pas les règles. Ce cadeau était donc très inhabituel. Aujourd'hui, on ne peut pas s'imaginer la valeur que ce bout de pain d'environ 500 grammes, ce pain noir carré, pouvait avoir dans notre situation. Le pain n'était pas seulement un aliment, c'était la vie, tout simplement. Hans passait souvent en revue les fiches de «ses» détenus pour y trouver ceux dont c'était l'anniversaire. Cette habitude avait bien remonté le moral des détenus, qui avaient vu qu'il peut y avoir quelque chose de bon dans tout être humain, même le pire.

Après un certain temps, j'ai spontanément quitté cette fonction de privilégié, car Hans me demandait de tabasser mes codétenus qui n'avaient pas fait leur lit correctement, qui avaient cousu une poche dans leurs vêtements ou qui gardaient quelque chose sur eux. J'avais donc dit à Fischer que je voulais arrêter bien qu'il s'agisse d'un poste convoité. Je ne pouvais me le permettre que parce je savais que Fischer comme Hans continueraient à me protéger. Sinon, je ne l'aurais jamais fait et je ne connais personne qui ait délibérément abandonné cette fonction. Il y avait différents groupes de *Prominenten* dans les différents camps de concentration. Les Allemands utilisaient souvent des termes militaires pour les désigner, ils les appelaient kommandos.

Parfois, c'en était presque comique: à Mühlendorf par exemple, il y avait un kommando d'éplucheurs de pommes de terre, à Auschwitz-Birkenau, le célèbre kommando Canada. Celui-ci avait pour tâche de sortir des wagons à bestiaux toutes les affaires que les nouveaux arrivants y avaient laissées, de les déballer et de les trier. Ils y trouvaient des objets de valeur, de la nourriture, etc., et pouvaient toujours voler quelque chose. Ces *Prominenten* étaient coupés des autres, car les Allemands avaient un système

pour empêcher toute communication à l'intérieur du camp. À intervalles réguliers, la baraque de ce kommando était encerclée et ses occupants emmenés à la chambre à gaz, tous ceux qui refusaient d'y aller étant exécutés sur place. Ensuite, d'autres détenus les remplaçaient. Les autres kommandos du même type étaient aussi régulièrement éliminés. Fischer me dit un jour: «Si j'étais resté quelques jours de plus à Auschwitz-Birkenau, j'y serais aussi passé.»

Parmi les différentes fonctions des camps de concentration, il y en avait aussi une grotesque, celle de *Scheissmeister*, le responsable des latrines. C'est lui qui veillait à leur propreté, qui commandait le kommando des latrines, qui dosait le traitement au chlorure de chaux et qui organisait le pompage des latrines pleines. C'est aussi lui qui faisait sortir les détenus lorsqu'il estimait qu'ils restaient longtemps pour travailler moins. À Mühldorf, le *Scheissmeister* portait des vêtements civils bizarres, parfois un haut-de-forme et, pour signaler sa fonction, un long bâton en bois dans une main, tandis que l'autre tenait le seau avec le chlorure de chaux ou un balai. Il tenait fièrement son bâton en bois, tel un maître de cérémonie.

Il y avait d'autres postes importants, comme le secrétaire du camp, les doyens des blocks, les kapos, les cuisiniers, les responsables des stocks de nourriture et les médecins. Cela étant, les conditions n'étant pas bonnes dans les *Krankenrevieren*, plusieurs médecins y ont contracté des maladies et en sont morts, notamment du typhus.

Comme je l'ai dit, d'autres fonctions importantes, comme justement celles exercées dans les *Sonderkommandos* à Auschwitz, étaient mortelles, car tous ceux qui les occupaient étaient régulièrement éliminés. Tous ceux qui ont assisté aux exécutions de masse des Juifs ou qui étaient chargés d'évacuer les corps ont ensuite été tués. Il n'en reste pas moins que ces postes étaient convoités, car ils prolongeaient la durée de vie des détenus concernés. Ceux-ci recevaient plus de nourriture, étaient mieux traités, avaient des vêtements plus chauds, par exemple. Ils espéraient juste que la guerre finirait bientôt et qu'ils s'en tireraient quand même. Cet espoir les

incitait à accepter le poste. Rares étaient ceux qui refusaient un poste où l'on avait plus à manger. La nourriture, les vêtements, le sommeil et le travail effectué étaient des facteurs de survie décisifs.

Ceux qui ne mangeaient que ce qu'ils recevaient n'avaient que peu de chances de survivre. Moi aussi, j'ai parfois reçu «du rab». Les détenus troquaient aussi la nourriture. Les grands fumeurs échangeaient par exemple une tranche de pain contre une cigarette. Pendant la Pâque juive, les détenus très religieux échangeaient leur ration de pain contre des pommes de terre. Il était quasiment impossible d'acheter «légalement» quelque chose à manger. Le système instauré dans les camps visait à donner aux détenus juste assez de sommeil, de nourriture et de vêtements pour qu'ils puissent travailler le lendemain. Les Allemands savaient bien que si des détenus venaient à mourir de faim, de maladie, de froid ou d'un accident, il leur suffisait d'en demander d'autres pour poursuivre le travail d'esclaves.

À noter que le terme «travail d'esclave» est plus que trompeur dans ce contexte. Nous avons souvent discuté du fait que le travail d'esclave d'autrefois était autrement plus enviable que le nôtre. Car la main d'œuvre des camps était pour les Allemands de la main d'œuvre jetable. La vie des détenus n'avait tout simplement aucune valeur.

Pour en revenir à Fischer: il faisait – sans vouloir être cynique – une carrière exemplaire de détenu. Il fut notamment promu dentiste des SS dans le camp de Mühldorf am Inn, où nous fûmes libérés. En Tchécoslovaquie, les prothésistes dentaires pouvaient en effet travailler comme dentistes, il avait donc de l'expérience dans le domaine et c'est pour ce travail que les SS l'employèrent. Je l'ai parfois vu à travers les barbelés se rendre à l'infirmerie SS, avec sa blouse blanche sur sa tenue de détenu.

Fischer est mort à New York il y a environ 10 ans. D'après moi, il n'a jamais rien raconté de ce qu'il avait vécu, refusant visiblement d'être interviewé. Il pensait que ceux qui n'ont pas connu les camps ne pourraient croire, ni même comprendre, ce qui est arrivé. Je l'ai croisé à Bratislava après la guerre et je l'ai remercié.

LE CAMP DE CONCENTRATION DU GHETTO DE VARSOVIE

Après environ une semaine à Auschwitz-Birkenau, mon oncle et moi avons été emmenés au ghetto de Varsovie avec un groupe d'autres détenus nouvellement arrivés. Je ne sais pas si c'est Fischer qui a fait en sorte que je vienne à Varsovie. En tout cas, il m'a aidé là-bas aussi. Mes souvenirs du ghetto ne sont que des fragments de tout ce que j'y ai vécu.

Le camp de concentration du ghetto de Varsovie s'appelait officiellement «camp de travail de Varsovie» et était rattaché au camp de concentration de Lublin. À l'arrivée des nouveaux détenus, les secrétaires du camp prenaient leurs coordonnées. Ils ne créaient pas de nouvelles fiches, mais réutilisaient celles des morts. Ils barraient alors le nom du mort, la mention *gestorben*, «mort» ainsi que la date du décès et inscrivaient ensuite le nom du nouvel arrivant. Je me souviens du nom de mon «prédécesseur»; il s'appelait Luigi Levi et c'est son numéro de détenu, 3335, qui m'a été attribué.

Des anciens nous ont expliqué que plusieurs milliers de détenus juifs venus de Pologne, de France, de Hollande, d'Italie, de Grèce, de Slovaquie et du protectorat de Bohême-Moravie étaient déjà arrivés d'Auschwitz à Varsovie à l'été 1943. Ce sont eux qui ont construit un camp de concentration sur le site du ghetto. Le camp comprenait deux parties, l'ancienne et la nouvelle. La plupart des détenus moururent durant l'hiver 1943/44, de faim, de maladie, d'un accident, voire battus à mort ou abattus par les SS.

Le camp se trouvait à côté de l'ancien cimetière juif. La majorité des détenus s'occupait de récupérer les matériaux issus de l'immense champ de ruines du ghetto de Varsovie. À notre arrivée, il restait encore de nombreuses maisons criblées de balles ou brûlées datant du soulèvement du ghetto. Certains noms de rue me sont restés en mémoire et je peux les revoir, inscrits sur de rudimentaires planches en bois: Dzikia, Mila, Zamenhofa¹¹, Gesia, Pawia. La tristement célèbre prison fut nommée

«Pawiak», du nom de la rue où elle se situait, *Pawia ulica* (rue du paon). Les maisons du ghetto encore debout étaient détruites par les détenus, qui transportaient les briques à la chaîne jusqu'au point de collecte, avant de les nettoyer, de les empiler et de les charger dans des wagons de marchandises. La majeure partie des matériaux de construction était transportée en Allemagne. Chaque groupe devait livrer le nombre de briques fixé pour la journée, faute de quoi il était puni. La punition était énoncée et exécutée par le kapo. Les kapos¹² et les chefs de blocks étaient le plus souvent des criminels allemands. Le travail qui n'avait pas pu être fait dans les temps devait être rattrapé le jour même. Pour ma part, je travaillais dans un groupe qui collectait des matériaux pour les entreprises *Berliner Baugesellschaft* et *Lintner AG*. En plus des briques, nous nous chargeons d'autres matériaux tels la tôle, l'acier, la fonte, les métaux lourds non ferreux comme des conduites en plomb, en zinc ou en cuivre, que nous devions sortir des ruines, nettoyer, trier et préparer pour le transport. L'administration du camp vendait une partie de ces matériaux à des clients polonais. Les charretiers pouvaient pénétrer sur le site du ghetto avec un laissez-passer; les entrées et les sorties étaient strictement contrôlées. Parfois, nous arrivions à échanger quelques mots avec eux. En juin 1944, l'un d'entre eux m'a chuchoté que les Alliés avaient débarqué en France. J'ai immédiatement propagé la nouvelle. Nous étions très heureux et espérions que la guerre se terminerait bientôt.

Pour démolir les maisons, nous utilisions une technique rudimentaire. Tout d'abord, on descellait les pierres d'angle à la pioche. Ensuite, on plaçait une poutre ou une grande planche à l'intérieur du trou d'une fenêtre à l'étage. On y fixait un câble en acier relié à un treuil, puis on tendait le câble. On prenait ensuite le câble à deux mains et, utilisant notre poids, on le faisait osciller de plus en plus fort, ce qui finissait par faire tomber le mur. Il fallait s'enfuir au bon moment. Ceux qui trébuchaient étaient ensevelis sous les décombres. Leurs cadavres étaient emmenés pour l'appel, puis transportés à la Pawiak pour y être brûlés. Ceux qui étaient

abattus dans cette prison «passaient aussi par la cheminée», pour reprendre l'affreux langage des camps. Il y avait ceux qui arrivaient de la ville pour être exécutés à la prison. Nous les voyions souvent passer, nous faisant signe de la main à travers les barreaux du camion ou criant, parfois en yiddish. Il y avait des Juifs qui avaient été débusqués en ville par les Allemands.

L'administration SS du camp avait fait construire un four crématoire sur le site du camp. Chacun de nous avait dû apporter quatre briques chaque jour pour le construire. Lorsque le camp du ghetto a été dissous, la construction était déjà terminée. Même le charbon nécessaire avait été livré. Outre la prison, il y avait sur le site du ghetto un petit bâtiment industriel, dans lequel se trouvaient une tannerie ou une fabrique de cuir, ainsi qu'un bâtiment en briques rouges de type chapelle, qui avait visiblement accueilli le Conseil juif et où se trouvait la police SS pendant mon séjour.

À cette époque, treize mois après la répression du soulèvement du ghetto, des patrouilles de SS circulaient encore avec des chiens renifleurs à la recherche de Juifs cachés dans les caves. À plusieurs reprises, des rumeurs avaient circulé sur le fait qu'ils en avaient trouvés. Durant les deux mois passés dans le ghetto en tant que détenu, je n'ai rien observé de tel. Une fois, en visitant une cave difficile d'accès, je suis tombé avec deux codétenus sur les restes d'une famille de trois personnes, un homme, une femme et un garçon. Ils étaient par terre, à peine décomposés, peut-être conservés par la fumée dégagée par l'incendie de leur maison.

Je me souviens d'une formule en vers inscrite au pochoir sur certains murs:

*Unikaj brudu
Badź zawsze czysty
Brudy wesz rodzia
Wesz tyfus plamisty*

Soit, traduite littéralement:

*Fuis devant la saleté
Sois toujours propre
Qui dit saleté dit poux
Qui dit poux dit typhus*

Comme je l'ai appris des années plus tard, cette formule était d'autant plus méprisante que dans le ghetto, l'eau manquait et le savon était quasiment inexistant. Mais dans le camp de concentration-ghetto tel que je l'ai connu lorsque j'y étais, les règles d'hygiène étaient très strictes et, si on le compare à d'autres camps, il y avait en permanence de l'eau courante et du savon à disposition. À cette époque, il n'y avait pas de poux non plus.

Fin juillet 1944, alors que l'Armée rouge s'approchait de la ville, quelques jours avant le début de l'insurrection de Varsovie, on nous dit que le camp de concentration du ghetto de Varsovie allait être fermé et que les détenus seraient emmenés dans un autre camp. Avant le soulèvement de la résistance polonaise à Varsovie, nous avons entendu quelques coups de feu et les charretiers qui transportaient les briques hors du ghetto nous glissaient régulièrement quelques informations (je comprenais vraiment bien le polonais). Il semblait qu'un soulèvement se préparait. Les Allemands ont réagi très rapidement. Nous savions aussi que les Russes n'étaient pas loin de Varsovie, car les avions soviétiques avaient réalisé plusieurs prises de vue aériennes; nous les avons vus larguer des fusées éclairantes géantes arrimées à des parachutes. Lorsque le camp a été évacué, plusieurs *Prominenten* sont restés pour nettoyer le camp. Je n'ai revu aucun d'entre eux. Il y avait par exemple deux détenus qui, comme Fischer, étaient déjà arrivés à Auschwitz au printemps 1942. Ils étaient frères, s'appelaient Holz, et avaient une boucherie kasher dans mon village de naissance de Piešťany. Ils avaient grosso modo vingt ans de plus que moi et m'avaient toujours aidé et traité gentiment. Il n'en reste pas moins que c'étaient des hommes durs. Eux aussi avaient survécu deux ans à Au-

schwitz avant d'arriver à Varsovie. Ils faisaient partie des *Prominenten*, étaient amis avec les kapos, les secrétaires du camp, les cuisiniers et les chefs des blocks; leur situation était meilleure que la nôtre.

Parfois, ils me donnaient quelque chose à manger et m'ont martelé qu'il ne fallait pas que je pense aux morts, mais uniquement à moi. Après l'évacuation du camp du ghetto de Varsovie, je n'ai plus jamais entendu parler d'eux. Lorsque je suis allé à Piešťany il y a quelques années, j'ai vu une pierre commémorative dans le cimetière juif et leurs noms y figuraient.

Certains détenus qui étaient restés au camp après son évacuation ont visiblement rallié les insurgés de l'insurrection de Varsovie. Je n'ai jamais su si l'un d'entre eux était resté en vie. Lors du grand appel qui a précédé l'évacuation et auquel l'ensemble du personnel du camp a aussi dû participer, le responsable du camp, un officier SS qui avait l'habitude de faire l'appel assis sur une grosse moto, nous a annoncé dans toutes les langues d'usage du camp qu'une marche de 120–140 kilomètres nous attendait. Ceux qui ne se sentaient pas la force de faire cette marche devaient s'annoncer. On leur a promis qu'ils seraient transportés en chariot. Peu après, nous avons appris qu'ils avaient été abattus avec les quelque 200 patients du *Krankenrevier*. Environ 400 détenus en état de travailler sont restés au camp.

MARCHE DE LA MORT POUR KUTNO

Nous avons entamé la grande marche le 28 juillet. Nous étions environ 3000 «évacués». Lorsque nous sommes sortis du site, l'accueil des gens dans les rues de Varsovie a été mitigé: nous avons aussi bien suscité des propos antisémites que des réactions de sympathie et de pitié. Il n'est pas possible de décrire, même approximativement, ces trois jours de marche de la mort et le reste du trajet pour l'Allemagne¹³.

Les détenus qui étaient déjà épuisés avant la marche, portant pour la plupart une sorte de sabots, dans la touffeur de cette fin juillet, humiliés,

pourchassés, battus, sans rien à manger ni à boire, ont dû affronter des souffrances indescriptibles, voire une mort douloureuse. Sur la route, près de la ville de Sochaczew, nous avons eu le droit de nous arrêter pour boire l'eau boueuse et puante de la rivière. À côté de nous, on donnait à boire à un troupeau de bétail. Les gardes SS nous ont ordonné de ne pas nous éloigner de la rive. Un codétenu du même âge que moi, qui n'avait pas entendu l'avertissement, car il était à moitié sourd, est allé un peu plus loin dans la rivière pour boire de l'eau plus claire. Il a été abattu d'une balle dans la tête, mais n'est pas mort sur le coup. Le tireur, un SS âgé, a ramené l'homme vers la rive et, juste à côté de moi, lui a maintenu la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'il meure. Je vois encore la tête, avec le sang et les bulles d'air dans l'eau.

Les détenus épuisés qui ne pouvaient pas suivre le rythme étaient abattus dans le fossé. Ceux qui marchaient en dernier et qui devaient faire leurs besoins devaient d'abord courir tout devant afin de ne pas rester en arrière et se faire tuer.

À un moment, nous avons croisé une colonne de camions avec des soldats hongrois. Certains détenus se sont retournés pour crier aux soldats en hongrois: «Nous sommes aussi Hongrois!». Un officier leur a répondu avec des insultes antisémites incroyablement vulgaires et ignobles que je ne souhaite pas rendre ici. Après trois jours de marche, nous sommes arrivés à Kutno, où nous avons reçu pour la première fois à manger et à boire. Puis nous avons attendu dans un bois pendant deux jours de continuer le voyage.

DACHAU ET WALDLAGER AMPFING

Le trajet pour Dachau s'est fait en wagon à bétail. Je ne me souviens pas combien de temps il a duré, peut-être trois ou quatre jours. À l'époque non plus, je n'aurais pas su le dire, j'avais complètement perdu la notion du temps. Au début, c'était très inconfortable: c'était des wagons bâchés avec une porte coulissante au milieu. La partie au milieu était prévue

pour le garde, il y avait un SS dans chaque wagon. À la fin, alors que nous étions déjà en Allemagne – je me souviens que quelqu'un a dit que nous allions passer par Dresde – c'était déjà mieux, car de nombreux détenus étaient morts et que nous avions plus de place. Il était interdit d'ouvrir les wagons; la porte ne s'ouvrait que lorsque le garde était remplacé et nous recevions alors un peu d'air frais. À la fin, nous étions couchés et dormions sur les morts. Pendant tout le trajet, nous n'avons reçu ni à boire ni à manger. De désespoir, certains, assoiffés, ont uriné dans leur main et bu leur urine. Arrivés à Dachau, des détenus du camp sont venus sortir les cadavres des wagons. Nous avons reçu de nouveaux matricules. J'étais le numéro 88604. Nous avons ensuite été conduits dans un camp qui s'appelait *Waldlager Ampfing* et où nous ne sommes restés que peu de temps, une dizaine de jours. Il y régnait une barbarie encore plus grande que dans d'autres camps. Il n'y avait pas du tout de latrines. Nous ne pouvions faire nos besoins qu'à un seul endroit, ouvert à tout vent, au vu et au su de tous. Un jour, alors que nous revenions du travail, les SS, particulièrement agressifs, nous ont obligés à déplacer avec nos propres mains tous les excréments environ 30 m plus loin. Tous les détenus devaient participer. L'un d'entre eux, qui voulait transporter les excréments avec sa veste, a été tabassé. Certains d'entre nous ont supposé que c'était pour se venger de l'attentat contre Hitler¹⁴. Un jour, un sous-officier SS est venu contrôler le camp. Le chef du groupe de travail a fait son rapport: «Au rapport, 20 hommes présents» (je ne me souviens plus du nombre exact). Le SS l'a frappé au visage, le faisant tomber, et lui a crié: «Écoute bien, sale Juif, vous n'êtes pas des hommes, vous êtes des sacs à merde! Je ne veux plus jamais t'entendre parler d'hommes!» C'était le langage habituel dans les camps. Les mots étaient aussi durs entre détenus. Nous ne nous appelions évidemment pas «sacs à merde», mais notre langage était empreint de désinvolture et de sarcasme.

C'était un mécanisme d'autodéfense. On ne se faisait pas de politesses. Les amis étaient certes polis entre eux, s'entraidaient et faisaient preuve

d'une certaine solidarité, voire empathie. Mais c'était plutôt rare. Fischer m'avait dit une fois très cyniquement: «Plus tu vois de gens mourir, plus tu as de chances de survivre.» Voilà qui peut sembler extrêmement inhumain et brutal, mais c'était ainsi.

Un jour, un gardien est arrivé et a annoncé qu'ils cherchaient des électriciens. Mon oncle Ernest et moi nous sommes manifestés tout de suite alors que nous n'avions aucune compétence en la matière.

Nous avons pensé qu'on arriverait à se débrouiller, que le principal était de quitter Waldlager. De toute façon, ça ne pouvait pas être pire.

MÜHLDORF AM INN

Nous avons été ensuite envoyés dans un baraquement, à environ 4 km de Mühlendorf am Inn, où nous sommes restés jusqu'à la libération. À proximité, il y avait une installation souterraine de plusieurs étages. Après la guerre, j'ai lu dans un magazine tchèque que les Allemands comptaient y fabriquer des fusées de type V2. J'ai accompli différentes tâches dans ce camp, où j'ai été, comme je l'ai déjà mentionné, infirmier au *Krankenrevier* auprès du Dr Weiss. Un jour, ils ont annoncé que les patients du *Krankenrevier* allaient être évacués. Je savais ce que cela signifiait. On nous a donné des vêtements en papier crépon marron, comme les sacs à cadavres, à distribuer. Je n'avais encore jamais rien vu de semblable. Les malades ont été habillés avec ces vêtements – un pantalon, une chemise, une veste et un slip – et transportés sans rien à boire ni à manger dans des wagons. Des décennies plus tard, j'ai appris que ce sont les dernières personnes à avoir été assassinées dans les chambres à gaz d'Auschwitz. Je me souviens encore du nom de l'un d'entre eux; il s'appelait Alfred Cseresznyés. C'était un homme malade, mais jovial de Budapest, qui affrontait la vie et la mort avec beaucoup de sérénité. Alors que nous distribuions les vêtements aux patients en leur donnant l'ordre de les enfiler, le Dr Weiss m'a dit: «Maintenant file, vite! Si quelqu'un meurt avant le transport, il faudra le remplacer. Ils

ne prendront pas de cadavre, mais le premier qu'ils trouveront, et ce sera toi!»

Le lendemain, lors de l'appel, tout le monde a été compté et réparti en kommandos. Les kommandos les plus convoités étaient les kommandos «internes», chargés de la cour, de la lingerie, des latrines, de l'épluchage des pommes de terre. Les travaux les plus risqués étaient ceux sur le chantier principal de l'usine souterraine. Pour sa construction, il fallait chaque jour décharger l'équivalent d'environ 80 wagons de ciment, les porter jusqu'au lieu de stockage, puis en faire du béton. La journée de travail faisait douze heures, nous travaillions six jours sur sept et le septième, nous devions nettoyer les baraques, la cour, la place de l'appel. C'était un soi-disant jour de repos où nous devions travailler dur. Mais au moins, il ne fallait pas transporter de sacs de ciment, ni alimenter la bétonnière. J'avais un proche du même âge que moi, Ludwig Lebovic (Lajcsi), qui a travaillé un temps sur le chantier principal. Il a respiré tant de poussière de ciment qu'il est mort de silicose quelques années après la guerre. Durant notre «temps libre», malgré toute la misère à laquelle nous étions confrontés, il nous arrivait parfois de chanter, de réciter des poésies dans différentes langues, de spéculer sur le cours de la guerre, mais aussi, ce qui peut sembler incroyable aujourd'hui, de raconter des blagues. Le meilleur à cet exercice, c'était Lajcsi Lebovic.

À Mühldorf, j'ai notamment travaillé dans le kommando des éplucheurs de pommes de terre. Une fois, durant l'hiver 1944/45, après avoir travaillé pour la cuisine SS, nous avons été fouillés. C'était un hiver très froid et un jeune détenu qui avait caché deux pommes de terre dans sa manche s'est fait prendre lors de la fouille. Le SS a appelé un autre détenu et lui a ordonné de l'aider à mettre le jeune dans une grande cuve en bois située à l'extérieur de la baraque où nous avions épluché les pommes de terre. Ils l'ont jeté à travers la fine couche de glace dans l'eau gelée. Je ne sais pas ce qui lui est arrivé, car nous sommes partis. Mais je ne l'ai jamais revu. Cette histoire montre à nouveau à quel point le mot «brutalité» peut être banal, vide, dénué de sens.

À Mühldorf, j'ai fait la connaissance de Monsieur Abeles. C'était un avocat de Vác en Hongrie qui avait plus ou moins l'âge de mon père et avec lequel j'ai discuté à plusieurs reprises à Mühldorf. C'était un homme très calme, il ne s'énervait ni ne se plaignait jamais. Nous avons travaillé un certain temps ensemble sur le chantier principal, de 6 h le matin à 6 h le soir, avec une demi-heure de pause à midi. Le chemin pour aller à ce chantier était très long et croisait une ligne de train. Qu'on ne me dise pas que les Allemands ne savaient pas! Tous les jours, les paysans, les habitants de la ville et de nombreux employés allemands du chantier voyaient des milliers de détenus marcher sur ce chemin. Dire que la population allemande ne savait rien des camps de concentration est tout simplement un mensonge!

Une fois, nous avons dû arrêter de marcher pour attendre le passage du train.

Monsieur Abeles était devant moi, nous marchions en rangées de 6. Les barrières étaient descendues et le train arrivait. Tout à coup, Monsieur Abeles est sorti de la colonne et avant que quelqu'un ait pu dire quoi que ce soit, il a couru sous la barrière et s'est jeté sous le train. Même si c'était très rare, cela arrivait que certains détenus se donnent la mort. Personnellement, cela ne m'est jamais venu à l'idée. J'avais eu droit à un temps de préparation dur et efficace. À plusieurs reprises, Monsieur Abeles m'avait dit: «Nous n'avons absolument aucune chance de nous en sortir. Cela a-t-il un sens de vivre de manière aussi indigne?» Je l'admire d'avoir eu la force de mettre fin à ses souffrances.

Le camp de Mühldorf am Inn regroupait en fait deux camps, Mühldorf et Kaufering. À côté de celui de Mühldorf, il y avait un aérodrome militaire allemand. Je ne connaissais pas les avions qui s'y trouvaient, mais c'était une sorte d'avions d'entraînement. Nous n'avions ni le temps ni l'occasion de nous approcher des machines, mais nous observions en passant. Quelques semaines avant la libération, Mühldorf a été bombardé par les Américains. C'était un nœud ferroviaire important. À ce moment-là, nous étions dehors en train de travailler: on envoyait toujours quelques

détenus à la lisière de la forêt, sous la garde d'un SS, pour cueillir des orties pour la cuisine. Tout à coup, un avion est arrivé et a dessiné un cercle de fumée dans le ciel. Alors le SS, un *Volksdeutscher*, c'est-à-dire un citoyen d'un autre État d'origine allemande, nous a dit en hongrois : «Maintenant, ils vont raser la ville.» Que le SS nous parle, et nous avoue qu'il était hongrois, montre à quel point les choses allaient mal pour les Allemands. Et déjà, des escadres de bombardiers se succédaient pour larguer leurs bombes dans cette cible de fumée.

Les Allemands se sont vengés sur nous pour ce bombardement, comme ils l'avaient fait pour l'attentat contre Hitler. Nous avons travaillé nuit et jour pour remettre les choses en état et rétablir le trafic ferroviaire. Souvent, on voyait des avions éclaireurs américains qui volaient très bas. Les Allemands plaçaient désormais leurs avions tout près des barbelés du camp et les Américains ont aussi bombardé ces avions. C'était une autre bassesse des nazis. À plusieurs reprises, nous avons trouvé des douilles encore brûlantes dans les baraques. Heureusement, personne n'a été touché.

Le 2 mai 1945 les Américains m'ont libéré. J'étais malade, à l'article de la mort, à ce moment-là, j'étais donc dans ce qu'on appelait la baraque des morts, complètement épuisé et incapable de bouger. Si nous avions été libérés ne serait-ce que deux jours après... C'était vraiment la dernière chance. Je pense que j'avais le typhus même si personne n'avait posé de diagnostic. Je ne sais pas combien de personnes sont mortes chaque jour dans cette baraque. Au début, j'ai encore aidé à débarrasser les cadavres, mais je perdais mes forces d'heure en heure. J'avais encore envie de vivre, mais je n'en avais plus la force.

À plusieurs reprises au cours de cette période si difficile, j'ai pensé que ça y était, c'était fini, que je ne sortais pas vivant de là. D'abord à Birkenau, puis à plusieurs reprises par la suite. Mais j'ai toujours réussi à me remettre. Et il y avait toujours quelqu'un pour m'aider à ne pas baisser les bras.

Il y a eu mon oncle Ernest, qui est toujours resté calme, ce qui n'allait pas de soi dans notre situation. Il trouvait toujours le moyen de remédier à mon abatement.

Souvent, il m'a donné du courage. Parfois avec cette phrase inhabituelle et ironique : «Ne t'inquiète pas, ça va être encore pire.» Je ne trouve pas les mots pour évoquer ma reconnaissance pour cet oncle qui m'a aidé à rester en vie.

LIBÉRATION

Le 2 mai 1945, j'ai été libéré par les soldats américains. Ensuite, ce sont les médecins américains qui sont arrivés. Je ressemblais aux détenus que l'on voit sur ces photos devenues célèbres, avec seulement la peau sur les os. Mais je me suis remis très vite¹⁵. J'ai passé un certain temps dans le *Klosterspital Herzberg* de Mühlendorf.

Les nonnes qui nous ont soignés ont fait un travail incroyable. Cet hôpital accueillait des personnes atteintes de crétinisme, qui travaillaient dans les champs sous la houlette des nonnes. Après la guerre, une partie de l'établissement a été temporairement transformé en hôpital dirigé par les nonnes et administré par les services de santé de l'armée américaine. Je suis resté dans cet hôpital, où j'étais libre d'aller et de venir, de la libération jusqu'à mon retour en Tchécoslovaquie.

À l'hôpital, j'ai demandé à une nonne de me procurer un cahier et un stylo. Elle m'a trouvé un carnet de comptabilité vide et un crayon. J'ai commencé à écrire. Jour et nuit, j'ai couché sur le papier les événements à partir de 1940 ou 1941. J'écrivais en hongrois, de manière spontanée, mais en respectant la chronologie. Ensuite, j'ai tout relu une fois et après avoir complété quelques passages, j'étais satisfait de ce que j'avais écrit.

Avant de quitter l'hôpital et de rentrer en camion en Tchécoslovaquie, je me suis demandé qui pourrait bien avoir envie de lire ce que j'avais écrit dans ce cahier de la taille d'un livre pour enfants. Je ne pouvais pas imaginer que cela intéresserait qui que ce soit. En plus, je croyais que je ne pourrais de toute façon jamais oublier ces événements. C'était une grande erreur, car depuis, j'ai oublié beaucoup de choses.



La guerre se termine une semaine après ma libération (tract du 8 mai 1945).

Mais c'est ce que je croyais alors et j'ai brûlé le livre avec mes habits de détenu désinfectés, une chemise, un pantalon et un couvre-chef.

Je n'ai jamais regretté cette décision et plusieurs événements m'ont conforté dans ma certitude d'avoir pris la bonne décision.

J'aimerais en citer deux: enfant, j'avais un ami qui habitait aussi Piešťany. Il s'appelait Eugen (Jenko) Žlnay. Eugen venait d'une famille catholique, son père était membre du parti de droite antisémite Hlinka (Parti Populaire Slovaque). Or le monde n'est pas seulement noir ou blanc: le père d'Eugen avait des amis juifs et ne jouait d'ailleurs aux cartes qu'avec des Juifs. Il disait souvent que si les Juifs étaient mauvais, ses amis juifs étaient, eux, des gens honorables, corrects et fiables.

Eugen et moi habitons donc dans la même rue et étions amis, nos pères aussi.

À la différence de nos pères, nous nous rendions aussi l'un chez l'autre.

Lorsque nous fûmes en âge d'aller à l'école, le père d'Eugen décida de le mettre à l'école juive où il y avait cinq années de scolarité. C'était une gifle pour l'école catholique de Piešťany, une ville qui comptait 12 000 habitants dont environ 1 500 Juifs. Lorsque mon père demanda à celui d'Eugen pourquoi il envoyait son fils à l'école juive, il répondit: «Les Juifs sont perspicaces, ils sont si intelligents et ingénieux que j'espère qu'il en restera quelque chose à mon fils.»

Eugen fit toutes ses classes avec nous et fut le seul non-Juif à avoir jamais été scolarisé à l'école juive. Il n'y a que le cours de religion auquel il ne participait pas. Eugen et moi jouions beaucoup ensemble, aux marionnettes par exemple, nous lisions les mêmes livres, nous chantions souvent ensemble, nous étions bons amis tout simplement.

Cette amitié, comme celle de nos pères, dura jusqu'à la guerre. Ensuite commença la période tragique et notre séparation forcée eut raison de notre amitié.

Après la guerre, à la fin de l'été 1945, alors que cela faisait environ cinq ans que nous ne nous étions plus vus, je l'ai rencontré par hasard à

Piešťany. J'étais très heureux de le revoir, Eugen aussi, car presque tous ses anciens camarades de classe juifs étaient morts durant la guerre. C'est comme si nous n'avions pas été séparés toutes ces années. Nous nous sommes assis sur un banc dans le parc des bains thermaux et il m'a demandé comment j'avais survécu à la guerre. Je lui ai répondu: «Je ne veux pas t'ennuyer, c'est une histoire très longue et ces années ont été tragiques pour moi.» Mais il m'a assuré que mon histoire ne l'ennuierait pas et m'a encouragé à la raconter. J'ai donc commencé mon récit avec la fuite de Slovaquie et j'ai raconté les deux années à vivre dans la peur en Hongrie, l'année plus longue de mon existence en Pologne et en Allemagne, et ma libération. À la fin de mon histoire, Eugen m'a dit: «C'est tellement terrible, c'est incroyable. En Slovaquie aussi, les troupes du «Marschall» Malinowski¹⁶ ont fait des choses terribles.» Eugen me raconta ainsi que lesdites troupes avaient pénétré dans la cave de son oncle, avaient percé les tonneaux de vin avec leurs baïonnettes, s'étaient saoulées, et avaient rempli leur gourde avec du vin avant de partir sans laisser de quittance. Les Allemands, eux, confisquaient aussi du vin, mais n'abîmaient pas les tonneaux et laissaient toujours une quittance¹⁷. Cette remarque m'a consterné et m'a laissé sans voix; je n'ai pas réussi à lui demander si les Russes avaient aussi eu des chambres à gaz, s'ils avaient aussi assassiné des enfants et des vieillards, etc. C'est à cet instant que j'ai décidé que jamais plus je ne raconterais mon histoire à un non-Juif.

Quelques semaines plus tard, j'ai rencontré par hasard, à Bratislava, Ruth Weiss (encore ce nom), une rescapée de l'école primaire juive de Piešťany. Nous étions très heureux de nous retrouver et Ruth m'a demandé où j'étais passé tout ce temps. J'ai pensé que Ruth, qui était juive, accueillerait autrement mon histoire qu'Eugen et pourrait me comprendre. Je lui ai donc raconté mes pérégrinations dans un café, de manière un peu plus concise qu'avec Eugen. Après à peine trente minutes durant lesquelles je n'ai cessé de lui demander si je ne l'ennuyais pas, j'ai terminé mon récit: «C'est tout». Ruth m'a alors dit: «J'ai aussi connu des temps très difficiles à Bratislava. J'avais des papiers aryens et j'ai postulé auprès d'une

entreprise du Reich pour être secrétaire. Je parlais et j'écrivais parfaitement l'allemand, j'avais aussi appris la sténographie et la dactylographie allemandes et j'ai donc eu la place. Mais j'ai aussi beaucoup souffert pendant cette période, car mon chef exigeait que je porte des bas en soie au travail, été comme hiver, afin de préserver la bonne réputation de l'entreprise. Ces bas étaient si chers que le soir, je ne me nourrissais parfois que de thé, de pain et de confiture pendant des semaines. En plus, je vivais dans la peur permanente que quelqu'un découvre ma fausse identité.» Une fois de plus, j'ai pensé que j'avais eu tout à fait raison de brûler mes souvenirs et j'ai décidé de ne plus raconter ce qui m'était arrivé.

L'APRÈS-GUERRE

Juste après la guerre, je suis allé à Bratislava, j'ai passé le baccalauréat, l'équivalent de quatre classes en deux années, comme c'était permis à l'époque pour les élèves juifs. J'ai commencé des études de chimie en 1947 à l'Université technique de Bratislava et j'ai toujours évité de commenter ou de raconter l'Holocauste. Certains ont certainement vécu encore pire, il y en a même qui n'ont pas réussi à vivre avec ce qu'ils avaient subi. J'avais un ami de mon âge qui n'arrivait pas à digérer tous ces événements tragiques et qui a dû être interné. Il a passé le reste de sa vie dans une clinique psychiatrique. Un autre ami, Lendvai, avait séjourné à Auschwitz-Buna avec son frère Tibor. Ils sont revenus les deux, mais le grand frère est mort au début de l'automne 1945. D'autres connaissances n'ont eux aussi survécu que quelques mois après leur libération.

À la fin de mes études, j'ai été engagé dans une usine chimique à Bratislava. En 1968, dès le début de l'occupation de la Tchécoslovaquie par les armées du Pacte de Varsovie, j'ai émigré en Suisse. J'étais chimiste et Bâle était connu pour son industrie chimique, je connaissais les entreprises Geigy, Ciba, Roche et Sandoz. Comme je parlais allemand, Bâle m'a paru un endroit approprié pour émigrer, était donné que je ne voulais pas aller en Allemagne pour des raisons évidentes. Aujourd'hui encore, lors-

que je rencontre des Allemands qui doivent avoir mon âge, je me demande si je n'ai pas un assassin en face de moi, je me demande si cette personne n'est pas un ancien SS qui a fait des choses horribles.

SOUVENIRS

Je m'accommode bien de mes souvenirs. Avant 1993, je n'ai plus rien raconté de mon vécu à personne, sauf à ma mère. J'ai toujours pensé que cela n'intéresserait de toute façon personne, que tous mes mots seraient vides et dénués de sens et que personne n'étant pas aussi passé par là ne pourrait vraiment comprendre.

Je n'ai jamais non plus éprouvé le besoin de raconter ce qui m'était arrivé. Mais j'y ai beaucoup réfléchi, j'en ai rêvé pendant des décennies, sans que je ne montre jamais rien à l'extérieur. Ma fille n'a jamais entendu quoi que ce soit de ma bouche sur le sujet et ne m'a jamais interrogé sur cette période. Si j'essaie aujourd'hui de raconter mon histoire, c'est uniquement pour mon ami Ivan Lefkovits et son projet. Je doute toutefois que cela intéresse qui que ce soit. Je suis toujours mal à l'aise avec le fait de rendre mon vécu de manière si incomplète et simplifiée; en fait, j'ai presque mauvaise conscience. C'est comme de vouloir dessiner quelqu'un, de le voir exactement dans sa tête, mais sans arriver à dessiner quelque chose de reconnaissable. Il en va ainsi de ce récit. Il est déformé et ne rend que de manière restreinte la réalité, ce qui s'est passé.

Je n'ai enfreint le principe de ne rien raconter qu'une fois. À Bratislava, la fille de mon chef de l'époque, une jeune femme juive, était engagée dans un projet d'histoire orale et m'a expliqué que je devais participer et enregistrer mon histoire à ses côtés. Je lui ai rétorqué que je n'éprouvais pas le besoin de raconter, que ma mémoire était mauvaise et que je ne voulais pas prendre le risque de rendre un témoignage trop imprécis. Mais elle était plutôt insistante et me dit qu'elle pourrait gagner 50 dollars, son ami le cameraman aussi et que je ne pouvais pas lui refuser ça. J'ai donc accepté, en décidant du jour et de la durée, une heure. En fait, elle m'a for-

cé la main, car je ne voulais pas faire cet entretien. J'ai reçu la vidéo et je l'ai trouvée épouvantable. Elle m'a posé des questions banales, j'ai fait de nombreuses erreurs et elle ne m'a pas corrigé. J'ai plus que honte de cet enregistrement de 1997. J'ai aussi du mal à supporter que cette vidéo puisse être à disposition dans des bibliothèques et des archives.

Plus tard, j'ai encore écrit deux autres articles sur mon vécu pendant la Seconde Guerre mondiale et sur l'histoire de ma famille. Ces deux textes ont vu le jour à Bâle, à la demande de Madame Levinger. Femme du rabbin de la communauté israélite de Bâle, elle travaillait comme bibliothécaire à la bibliothèque israélite. C'était une amie de ma mère, qui lui avait raconté certaines choses de mon passé. Lorsqu'elle a remarqué qu'on allait bientôt célébrer les 50 ans du soulèvement du ghetto de Varsovie, elle m'a demandé d'écrire quelque chose, car ma mère lui avait dit que j'étais détenu là-bas à l'époque. Comme je l'ai dit, ma mère était la seule personne de ma famille à laquelle j'avais raconté en quelques mots ce qui m'était arrivé.



Peter Lebovic, environ deux mois après la libération de Mühldorf am Inn.

J'ai donc écrit un article sur le camp de concentration dans les ruines du ghetto de Varsovie pour le *Jüdisches Wochenblatt* de Zurich.

Plus tard, j'ai également écrit un article sur l'histoire de ma famille pour le magazine *Maajan – Die Quelle*.

Si j'ai si longtemps refusé d'écrire mon histoire, c'est aussi parce que je trouve la plupart des publications et des mémoires sur l'Holocauste d'une qualité littéraire ou historique médiocre, voire misérable. De nombreuses personnes écrivent n'importe quoi, mélangeant par exemple ce qu'ils ont vécu et ce qu'ils ont lu ou entendu. J'ai parfois vraiment honte de certaines publications de ce type. Parmi les œuvres littéraires exceptionnelles sur cette époque, je citerais «Ma vie» de Marcel Reich-Ranicki, dont je trouve les souvenirs personnels exceptionnellement impressionnants. Parmi les autres bonnes pages, je citerais «Si c'est un homme» de Primo Levi, «Le Pianiste» de Władysław Szpilman, et la version tchèque du livre de Richard Glazar *Die Falle mit dem grünen Zaun, Überleben in Treblinka*¹⁸.

Dans le film *La liste de Schindler*, deux scènes m'ont agacé. Dans la première, on voit des Juifs polonais bien habillés et bien nourris arriver dans un camp. Or la plupart des Juifs polonais étaient, déjà avant la guerre, très pauvres, mal habillés et parfois affamés. Ensuite, j'aimerais ajouter que si la vie des Juifs ne valait rien pour leurs assassins et leurs auxiliaires, ceux-ci appréciaient leurs biens, qui représentaient un butin. De ce fait, je trouve inexact de montrer, dans une autre scène du film, les Allemands jeter de l'étagé les valises des Juifs partis avec un convoi.

LA FAMILLE LEBOVIC

Mes grands-parents paternels (cf. schéma 1) vivaient dans un petit village, Chudlovo, situé en Ukraine, au sud des Carpates, environ 25 km à l'est de la frontière slovaque et à 30 km au nord-est de la frontière hongroise, à mi-chemin entre Seredne-Srednoje (cf. carte 2) et Antalovce («Antonovka» sur la carte). Cette zone, qu'on appelait autrefois la Ruthénie, faisait par-

tie de l'Empire austro-hongrois. Entre 1918 et 1938, elle formait la partie orientale de la Tchécoslovaquie, avant de passer sous souveraineté hongroise. Les troupes allemandes ont envahi la Hongrie en mars 1944. Tout de suite après, Adolf Eichmann s'est rendu à Budapest et a organisé la déportation de la population juive de Hongrie. Là aussi, comme dans d'autres pays, Eichmann a trouvé des gens de bonne volonté qui ont contribué à exterminer les Juifs avec une brutalité extraordinaire.

Né en 1870, mon grand-père Herman Lebovic est le deuxième d'une fratrie de neuf enfants. En 1894, il a épousé Sima Polak, alors âgée de 18 ans. Ensemble, ils ont eu dix enfants, dont l'aîné, mon père, est né en 1895, et le plus jeune 25 ans plus tard. Au vu de la situation locale, on pouvait presque qualifier mes grands-parents de paysans aisés. En plus de leur ferme, ils possédaient en effet un lopin de forêt, deux vignobles, une cave, une petite distillerie et une épicerie située dans la maison. Le terme «aisé» est toutefois relatif quand on sait que le village n'avait ni eau, ni électricité, que les routes étaient en terre battue et qu'il n'y avait pas de canalisations non plus. Il n'y avait en outre ni boulangerie, ni boucherie. On s'éclairait à la lampe à pétrole, on prenait l'eau au puits et on battait les céréales au fléau. Il fallait aller en ville, à 16 km de là, pour trouver un médecin. Le village était relié à la capitale de la Ruthénie subcarpatique, Ungvár (aujourd'hui Užhorod), par un chemin de fer à voie étroite. Le village comptait environ 180 maisons et quelque 25 familles juives. Environ 8% de la population était juive. Tous étaient agriculteurs, mais aussi commerçants, car il était impossible d'assurer la subsistance de la famille avec le maigre produit des champs. Il y avait une synagogue modeste, sans artifice, en béton brut. La communauté juive de Chudlovo était trop petite pour s'offrir un rabbin. Le destin de mes grands-parents a été le même que celui des Juifs de la province hongroise. On leur a d'abord volé leurs droits, puis leurs biens et leur dignité avant de leur prendre la vie. C'est arrivé au printemps 1944, en moins de quatre mois. Mes grands-parents ont été arrêtés à la mi-mai par la gendarmerie hongroise avec tous les autres Juifs du village et envoyés à la capitale Ungvár dans la tuilerie qui

faisait office de lieu de rassemblement pour la déportation et qu'on appelait ghetto.

J'ai vu mes grands-parents pour la première fois à dix ans, en vacances à Chudlovo. Herman Lebovic, mon grand-père, avait une grande expérience de la vie, il était cultivé, sympathique et plein d'esprit. Figure patriarcale, il portait une barbe blanche. C'était un homme pieux qui avait travaillé très dur toute sa vie. Je l'ai vu pour la dernière fois dans le ghetto-tuilerie d'Ungvár, dans la queue pour la distribution d'eau, avec un seau dans la main. Je l'ai à peine reconnu, car on lui avait rasé la barbe. Nous avons échangé un long regard. Ses yeux bons et tristes reflétaient tout le tragique de notre situation et notre fin imminente. Ce regard m'accompagnera toute ma vie. Ma grand-mère, née Polak en 1876, était une femme petite, énergique, bonne et humble. Sa capacité de travail était immense. Elle s'occupait d'un ménage de douze personnes, du potager, et du magasin avec son fils Isidor. Aucun de nous, petits-enfants, ne comprenait comment elle arrivait à tenir aussi impeccablement sa maison et toute la ferme. À la maison, mes grands-parents parlaient le yiddish. Ils parlaient aussi le hongrois et le ruthène, un idiome ukrainien local. Après la création de la Tchécoslovaquie, ils ont en outre appris quelques rudiments de tchèque. Fin mai 1944, mes grands-parents ont été déportés d'Ungvár vers Auschwitz, où ils sont passés directement de la rampe de sélection à la chambre à gaz.

František (Franz) Lebovic, mon père, est né en 1895. La Première Guerre mondiale ayant éclaté, il a été incorporé en 1915, à 20 ans, dans l'armée austro-hongroise. Dès le premier combat, il a été fait prisonnier par les Russes. Il n'est revenu de Russie que fin 1919, après les troubles de la révolution, alors que tout le monde le croyait mort. En 1921, il a épousé ma mère, Margit Herzog, née en 1899 à Piešťany. Ensemble, ils ont eu trois enfants: Lilly (*1923), Michael (Michal, *1925) et moi, Peter (*1926). J'ai déjà raconté l'histoire de notre fuite vers la Hongrie fin mars 1942. À Ungvár, nous avons été hébergés dans les familles de Lipót (Leopold) Lebovic et Vilmos (Wilhelm) Palkovic (cf. schémas 1 et 2).

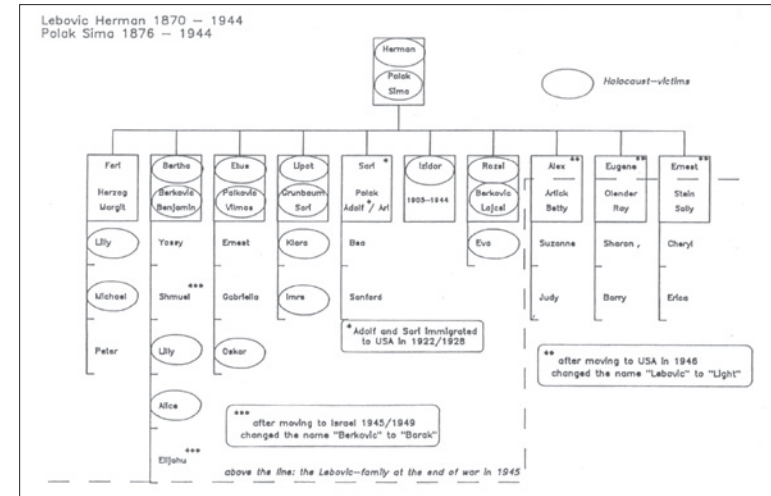


Schéma 1.

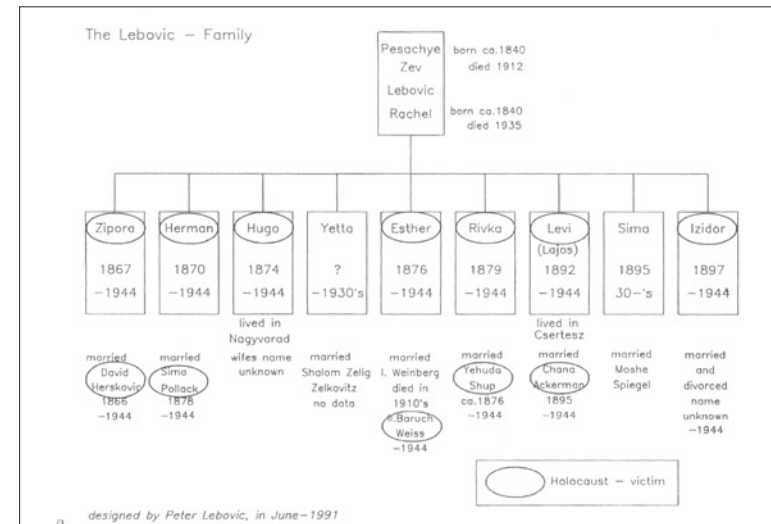


Schéma 2.

Mon frère Michal a été déporté d'Ungvár vers Auschwitz. Il est mort à Buchenwald ou à Bergen-Belsen juste avant la libération, à 20 ans, affaibli et malade du typhus.

Bertha Lebovic, l'aînée de mes grands-parents née en 1897, a épousé un négociant en fourrures, Benjamin Berkovic (*1895). Ils vivaient à Munkács (Mukačevo) en Ruthénie. Sur leurs cinq enfants, les deux filles, Lilly (*1925) et Alice (*1927) sont mortes dans un camp de concentration. Déportée à Auschwitz, Bertha a été envoyée à la chambre à gaz dès son arrivée. Le fils aîné, Jossi, avait émigré en Palestine juste avant le début de la guerre. Durant un certain temps, il a officié dans le Corps expéditionnaire britannique. Après la guerre, il est parti aux États-Unis, où il est mort en 1992 à Cleveland. Le deuxième fils, Samuel (*1923), a survécu au sein du service hongrois du travail avant d'étudier à la Faculté de chimie de la Haute école technique de Prague. En 1949, il a émigré en Israël où il a travaillé comme scientifique, puis comme professeur à l'Université technique d'Haïfa. Le plus jeune fils, Elijahu (*1928), était avec son père Benjamin, l'oncle Ernest et moi dans les camps de concentration mentionnés en Pologne et en Allemagne. Benjamin Berkovic est mort d'épuisement à 49 ans durant la marche de la mort qui a suivi l'évacuation du camp de Mühldorf, à quelques jours de la libération, fin avril 1945. Elijahu est parti directement d'un camp allemand de personnes déplacées pour la Palestine à l'été 1945, où il est devenu officier de métier dès la création de l'État d'Israël. En 1949, Samuel et Elijahu ont changé leur nom de Berkovic et s'appellent désormais «Barak».

Ethel Lebovic, née en 1900, a épousé Vilmos (Wilhelm) Palkovic, né en 1895, négociant en bois. Ils vivaient à Ungvár et ont hébergé mon frère Michal entre 1942 et 1944. Leur fils aîné Ernest (Ernö) Palkovic (*1923) a survécu au sein du service hongrois du travail. Il a ensuite étudié à la Faculté électrotechnique de l'Université technique de Prague. Après avoir émigré en Israël, il a travaillé auprès de la société d'électricité de Tel-Aviv. Il vit à Givatayim. Sa sœur Gabriella (*1925) a été déportée en 1944 à Auschwitz et a survécu. Elle vit à Ramat Gan. Le benjamin de la fratrie,

Oskar, a été assassiné à 14 ans dans la chambre à gaz dès son arrivée, avec sa mère. Wilhelm Palkovic a quant à lui été assassiné lors d'une sélection à Auschwitz.

Lipót (Leopold) Lebovic, né en 1904, travaillait à Ungvár où il gérait une taverne. Il a eu deux enfants avec sa femme Sári (Charlotte), née Grünbaum: Klara et Imre. En 1944, Klara était une fille vive d'environ onze ans. Elle louchait légèrement et portait des lunettes. Imre était lui en première année. Oncle Lipót et Tante Sári ont veillé sur moi avec beaucoup d'amour pendant mon séjour illégal en Hongrie. Tante Sári a été envoyée à la chambre à gaz avec ses deux enfants dès son arrivée à Auschwitz. Lipót était avec mon frère Michal dans un camp de concentration allemand; ils sont morts les deux peu avant la fin de la guerre.

L'autre Sári (Charlotte) Lebovic, sœur de Lipót, a émigré en 1928 aux États-Unis, où elle a épousé Adolf (Ari) Polak, un boucher de Pittsburgh. Ils sont morts les deux il y a plusieurs années à Phoenix, en Arizona. Leurs deux enfants, Bea et Sanford, vivent avec leurs familles à Phoenix et à Lexington.

Isidor Lebovic, né en 1905, célibataire, vivait avec mes grands-parents à Chudlovo. Il s'occupait de la comptabilité de l'épicerie, de la distillerie et de la cave et donnait un coup de main partout ailleurs, pour autant que son léger handicap à la main gauche le lui permette. Je me souviens de son calme, de sa sagesse et de son écriture insolite. Sa vie s'est terminée dans une chambre à gaz d'Auschwitz.

Rózsi (Rosalie) Lebovic, née en 1912, était mariée à Ludwig (Lajos) Berkovic, le plus jeune frère de Benjamin Berkovic, mari de Berta Lebovic. Ils vivaient à Chudlovo. Juste après son mariage, Lajos a dû intégrer le service hongrois du travail, où il est décédé. Sa fille de deux ans, Eva, a été enlevée à Rózsi sur la rampe de sélection d'Auschwitz et confiée à sa grand-mère. La petite Eva est morte dans les bras de sa grand-mère dans la chambre à gaz. J'ai appris plus tard que lorsque Rózsi a appris ce qui était arrivé à sa fille, elle a laissé libre cours à ses sentiments, ce qui était pure folie à l'époque. Elle a couru en criant et en gémissant à travers la ba-

raque. Elle a été emmenée par les gardes et a suivi sa fille et ses parents dans la mort. L'innocente petite Eva, morte dans les bras de sa grand-mère, et sa mère devenue folle représentent pour moi l'incarnation du génocide des Juifs d'Europe.

Alexander (Sanyi) Lebovic, né en 1914, a survécu pendant la guerre au sein du service hongrois du travail dans les Carpates. Il est revenu à Užhorod alors que la ville appartenait à l'Union soviétique. En 1945, il a quitté l'URSS pour Prague, d'où il a émigré en 1946 aux États-Unis. Il y est mort à 88 ans, en 2002, à Pittsburgh.

Eugen (Yidu) Lebovic, né en 1918, a été incorporé à 21 ans dans l'armée hongroise à la suite de l'annexion de la Ruthénie à la Hongrie et a reçu une formation de sous-officier. Juste après, les Juifs ont été exclus de l'armée et ont dû accomplir leur service obligatoire au sein du service du travail. Ses supérieurs et les gardes de ces unités appartenaient aux forces hongroises. Les hommes juifs devaient accomplir les travaux les plus difficiles et les plus risqués comme le travail dans les mines, la construction de routes et de fortifications, la recherche de mines et d'autres activités dangereuses au front ou à l'arrière. Ils étaient traités le plus souvent de manière extrêmement brutale par les officiers et les gardes. En 1943, lors d'un engagement sur le front Est, dans un village près de Voronej, Eugen a déserté et s'est caché avec d'autres travailleurs dans la cave d'une ferme qui avait brûlé. Lorsque l'Armée soviétique a repris ce territoire quelques jours plus tard, il a été fait prisonnier. Lors de la création de la brigade tchécoslovaque en URSS, Eugen y est devenu sous-officier. En 1945, c'est donc en soldat qu'il est revenu en Tchécoslovaquie. De là, il a émigré avec deux frères aux États-Unis, en 1946.

Ernest (Bumi) Lebovic, né en 1920, vivait à Chudlovo dans la maison de ses parents. Comme je l'ai déjà mentionné, il a été intégré dans le service hongrois du travail à 20 ans. En 1944, après un grave accident du travail dans une mine souterraine de cuivre à Bor en Yougoslavie, il a été envoyé à l'hôpital militaire de Szeged, dans le sud de la Hongrie. Lorsque les troupes allemandes sont arrivées, il a dû sortir de l'hôpital et a été pris

dans la vague de déportations. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés les deux à Auschwitz et, dès lors, nous sommes toujours restés ensemble, à l'exception des derniers jours de la guerre. Il a ensuite habité, à la fin de la guerre, en Bohême occidentale, avant d'émigrer avec ses frères aux États-Unis en 1946, où il s'est installé avec eux à Pittsburgh. Alex, Eugen et Ernest y ont ensuite changé leur nom de famille en «Light».

Les sept enfants de mon arrière-grand-père encore en vie en 1944, c'est-à-dire Zipora, mon grand-père Herman, Hugo, Esther, Rifkah, Ludwig (Lajos) et Isidor, tous nés au XIX^e siècle, ont tous été assassinés par le gaz à Auschwitz.

Les schémas ne mentionnent pas les membres de la famille côté maternel.

Mon grand-père maternel, Herzog Markus, était négociant en bois et vivait à Piešťany. La persécution des Juifs et la chambre à gaz lui ont été épargnées par une mort précoce. Il a disparu en 1921, encore avant le mariage de mes parents. Sa veuve, ma grand-mère, née Serafine Fleischmann, qui vivait en Hongrie durant la Seconde Guerre mondiale, a terminé sa vie dans la chambre à gaz d'Auschwitz à l'été 1944. Son nom est gravé sur la tombe de ma mère au cimetière juif de Bâle, comme celui de ma sœur Lilly et de mon frère Michal.

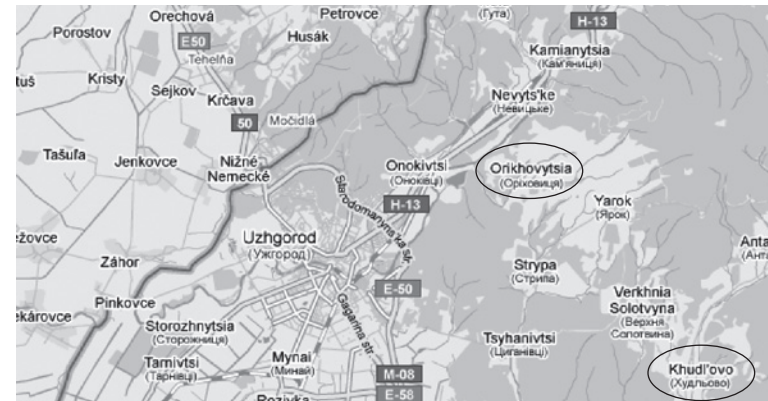
Le frère aîné de ma mère, Franz Herzog (*1897), était négociant en bois comme son père. Il a émigré en 1934 en Turquie, où il dirigeait, sur mandat d'une société belge de négoce, une scierie à Ayancik sur la côte de la Mer noire. Avec sa femme, née Manyi Roth et qui venait de Košiceen Slovaquie, il a déménagé en 1937 à Istanbul, où il a monté sa propre société de négoce en bois. Son fils Imre (*1938) est né à Istanbul. Franz Herzog est mort en 1966 et repose au cimetière juif d'Istanbul. Après la mort de son mari, Manyi a émigré en Israël et est morte en 1992 à Haïfa. Son fils, mon cousin Imre, vit à Genève.

Le plus jeune frère de ma mère, Eugen Herzog (*1901), a épousé Ružena Popper (*1904), de Prague, une ville où Eugen a étudié le génie civil à la Haute école technique au milieu des années 20. Ils vivaient avec

leur fils Pavel à Bratislava. Oncle Eugen y travaillait à la direction des chemins de fer tchécoslovaques. Après la création de l'État slovaque en 1939, c'est sa position de «juif économiquement important» qui l'ont protégé de la déportation, lui et sa famille. Il a cependant fini par être arrêté avec sa famille à la mi-mars 1945 avant d'être déporté, tout juste cinq semaines avant la fin de la guerre, à Theresienstadt; la famille a survécu et a émigré en Israël en 1948. Eugen est mort en 1968 à Pardes Chanah. Tante Ružena est morte en 1990. Leur fils Pavel (Mordechaj) a changé son nom de famille de Herzog en «Hareli» et vit à Holon.



Carte 1: Hongrie de 1937–1945.



Carte 2: Uzhorod et ses environs (Chudlovo et Orechova).

CURRICULUM VITAE

Peter Lebovic est né en 1926 à Piešťany dans l'ancienne Tchécoslovaquie (l'actuelle République slovaque). Jusqu'en 1940, il va à l'école de sa ville natale, avant que les enfants juifs n'en soient exclus.

En 1942, il échappe à la déportation en s'enfuyant avec son frère Michal en Hongrie, où il est hébergé chez des parents. Le 25 mai 1944, il est déporté du ghetto d'Ungvár (Užhorod) à Auschwitz-Birkenau, où il reste environ une semaine. Il passe ensuite deux mois au camp de concentration du ghetto de Varsovie avant d'être évacué par les SS à la suite de l'insurrection de Varsovie. Les détenus doivent alors effectuer une «marche de la mort» jusqu'à Kutno. De là, Peter Lebovic est envoyé à Dachau, puis à Mühldorf am Inn, où il est libéré par les Américains le 2 mai 1945. Après la guerre, il rentre à la maison, où il étudie la chimie à Bratislava. En 1968, à l'occasion de l'occupation de la Tchécoslovaquie par les troupes du Pacte de Varsovie, il décide de fuir à Bâle.

Peter Lebovic souligne que les souvenirs couchés dans le présent cahier ne sont que des fragments de ce qui lui est arrivé et qu'il lui est difficile d'évoquer cette période.



Peter Lebovic.

PETER LEBOVIC

ERINNERUNGEN AUS DEM LÄNGSTEN JAHR
MEINES LEBENS

In seinem Vorwort hält Peter Lebovic fest, wie schwer es ihm fällt, in Worte zu fassen, was ihm widerfahren ist, die leidvollen Erfahrungen und seine Empfindungen. Er hatte begonnen, seine Erinnerungen niederzuschreiben, bevor er in die Tschechoslowakei repatriiert wurde, zerriss dann aber das Notizheft, eine Entscheidung, die er, wie er sagt, heute bereut, denn bald musste er feststellen, dass man ihm nicht glaubte. Ein alter Freund, der nicht Jude war, und eine jüdische Cousine entgegneten, dass auch sie schrecklich gelitten hätten. So kam es, dass er erstmals wieder 1993 über seine Erlebnisse gesprochen hat; mit seiner Tochter jedoch nie.

Er hat jedoch eine Familienchronik verfasst. Seine Familie wurde durch den Holocaust beinahe vollständig ausgelöscht. Die im Jahre 1939 noch lebenden Söhne und Töchter seines Urgrossvaters väterlicherseits kamen alle in Auschwitz-Birkenau um. Drei von vier Grosseltern – der vierte war 1921 verstorben –, sein Bruder Michal und seine Schwester Lilly starben im Holocaust. Seine Eltern und er waren die einzigen Überlebenden.

Peter Lebovic wurde 1926 in der Stadt Piešťany, in der ehemaligen Tschechoslowakei, (heute: Slowakei) geboren. Sein Bericht beginnt mit dem Jahr 1940, als die slowakische Regierung den Ausschluss der jüdischen Schüler aus allen Schulen des Landes bekanntgab. Er musste das Gymnasium in Piešťany verlassen und wurde von einigen Verwandten, die im Handel tätig waren, als Aushilfe schwarz beschäftigt.

Ende März 1942 erfuhr der Vater durch einen der beiden Besitzer der Firma, wo er angestellt war, von einer bevorstehenden Deportationswelle, und dass es besser wäre, seine beiden Söhne nach Ungarn zu schicken.

Ein Schmuggler brachte sie über die Grenze und sie liessen sich bei Verwandten in Ungvár nieder: Peter bei seinem Onkel, sein älterer Bruder Michal bei anderen Verwandten. Ein Notar stellte ihnen mehrere gefälschte Dokumente aus.

Als die Deutschen Ungarn besetzten, versteckten sich die beiden Brüder eine Zeitlang in einem nahegelegenen Wald. Da man sie für sowjetische Fallschirmspringer hielt, wurden sie denunziert und fanden sich rasch im Ghetto wieder, einer Ziegelei in der Nähe von Ungvár.

Von dort wurden sie zwischen dem 23. und dem 25. Mai 1944 nach Auschwitz-Birkenau deportiert. «Vom Flüchtling mit mehreren Identitäten wurde ich ein identitätsloser Häftling.» Sein Onkel Ernst, der sechs Jahre älter war, begleitete ihn und sprach ihm Mut zu, und sie blieben bis zur Befreiung zusammen. Dass er gerettet wurde, verdankt er auch Ladislav Fischer, einem Zahntechniker, den er von Piešťany her kannte. Er war seit 1942 als Häftling in Auschwitz-Birkenau und gehörte zu der Gruppe, die den Vergasten die Goldzähne entnehmen musste; später wurde er Leiter dieser Gruppe. Da er über gute Beziehungen verfügte, konnte er Auschwitz-Birkenau verlassen; er wurde Anfang Juni 1944 nach Warschau verlegt. Peter Lebovic und sein Onkel fuhren mit; vermutlich, so Peter Lebovic, auf Intervention von Ladislav Fischer.

Im «Arbeitslager Warschau» mussten sie den Schutt und die Ruinen des ehemaligen Ghettos räumen, das im Mai 1943 zerstört worden war. Beinahe zwei Monate lang gehörte Peter Lebovic einer Gruppe an, die verwertbare Baumaterialien für eine Berliner Firma aussortierte. Für ihn unvergesslich, stand über einem Hauseingang geschrieben: «Flüchte vor dem Schmutz, sei immer sauber, Schmutz gebärt Läuse, Läuse den Flecktyphus». Ende Juli wurde das Lager evakuiert.

Nach einem langen Todesmarsch ging es in Viehwaggons nach Dachau weiter. Vom Waldlager Ampfing, wo sie nur kurz blieben und wo die Häftlinge die Fäkalien mit den Händen entsorgen mussten, gelangten Peter und Ernst Lebovic nach Mühldorf, einem weiteren Aussenlager von Dachau, bis zur Befreiung. Peter Lebovic berichtet über eines von vielen

traumatisierenden Erlebnissen: eines Tages kam der Befehl zur Evakuierung der Kranken, die in Krepppapier eingekleidet und in die Wagen verfrachtet werden mussten. Er hat später erfahren, dass es sich dabei um die letzten Menschen handelte, die in den Gaskammern von Auschwitz umgekommen sind.

Als am 2. Mai 1945 die amerikanischen Truppen ankamen, war Peter Lebovic erschöpft und unfähig, sich zu bewegen. Er musste hospitalisiert werden und begann im Spital seine Erinnerungen niederzuschreiben. Zurück in der Tschechoslowakei schloss er sein Studium ab und fand in einer Chemiefabrik in Bratislava eine Anstellung. Im Jahre 1968 floh er in die Schweiz und liess sich in Basel nieder. Sein Onkel Ernest war schon 1946 in die USA ausgewandert, und sein Bruder Michal war kurz vor der Befreiung, in Buchenwald oder Bergen-Belsen, dem Typhus zum Opfer gefallen.

PETER LEBOVIC

RECOLLECTIONS OF THE LONGEST YEAR
OF MY LIFE

In his introduction, Peter Lebovic stresses how hard it is to describe, to express in words, what he has gone through, the sufferings he had to bear, the emotions inside of him. This is why he will only write about a few «small, hard chunks of memories». He adds how much he regrets having destroyed, upon his repatriation to Czechoslovakia after the end of the war, a notebook which he had begun using as a diary. Shortly afterward, the tale of his experiences met with disbelief. A good friend of his, non-Jewish, as well as a Jewish cousin, simply told him that they had suffered terribly as well. He did not talk about it until 1993 and never told his daughter what he had experienced.

However, he has recorded the history of his family (see Annex, «Die Familie Lebovic»). Peter Lebovic's family was decimated by the Holocaust. His paternal great-grandfather's remaining seven children, who were still alive by 1939, all perished in Auschwitz. Three of his grandparents – the fourth had died in 1921 –, as well as his brother Michal and his sister Lilly were victims of the Holocaust. His parents and himself were the only ones to survive.

Peter Lebovic was born in 1926 in the town of Piešťany in the former Czechoslovakia (now Slovakia). His recollections begin in 1940, with the decision, by the Slovak government, to ban all Jewish children from attending schools in Slovakia. He was forced to leave the gymnasium in Piešťany and had to resort to cash-inhand employment by helping out in shops and stores owned by relatives.

At the end of March, 1942, his father was warned by one of the owners of the factory where he was employed, of an impending wave of arrests and deportations, and that he'd better send his two sons to Hungary. A

smuggler made them cross the border and they finally found refuge in Ungvár, Peter with his uncle, his older brother Michal with other relatives. They received several sets of forged documents, mostly thanks to the help of a notary.

When the German forces occupied Hungary on March 19th, 1944, the two brothers fled to a nearby forest where they hid for a few days. However, they were mistaken for Soviet soldiers, denounced and imprisoned in a ghetto, a brickyard in the surroundings of Ungvár.

From this ghetto they were deported to Auschwitz-Birkenau between May 23rd and 25th, 1944. «From being a refugee with several identities I had become a prisoner without identity», he writes. An uncle of his, six years his senior, was with him, and Ernest was going to stay with him until Liberation, helping him and encouraging him to hold on. Another fellow deportee who, according to Peter Lebovic, saved him, was Ladislav Fischer, a former dental technician whom he had met in Piešťany, and who had been deported to Auschwitz-Birkenau as early as 1942. Fischer was a member of the «Kommando» instructed to extract gold teeth from the corpses that had just been dragged from the gas chambers, and he had eventually become head of the unit. Given his good relations, he was able to leave Auschwitz-Birkenau for a camp in Warsaw in early June, 1944. Peter Lebovic and his uncle made the same journey, and he believes that it was thanks to Fischer's intervention.

In Warsaw, they were assigned to the work camp in charge of cleaning up the leveled ruins of the former Warsaw Ghetto after its destruction in May, 1943. For almost two months, Peter Lebovic worked in a group whose task was to recover building material for a construction business in Berlin. An inscription in Polish above the entrance door to a house has remained in his mind ever since: «Avoid dirt, always be clean, dirt causes lice, lice causes typhus». At the end of July the camp was evacuated.

A long death march first, then by cattle train to Dachau. After having spent some time in Ampfing, where the prisoners were made to remove their excrements by hand, Peter and Ernest Lebovic were sent to Mühl-

dorf, yet another satellite camp of Dachau, where they remained until Liberation. Peter Lebovic recalls one of his many traumatizing experiences: Order were given to evacuate all the sick inmates, to wrap them in crêpe paper and to throw them in a carriage. He later learned that these were the last people to die in the gas chambers of Auschwitz-Birkenau.

By the time the American troops arrived, on May 2nd 1945, Peter Lebovic was utterly exhausted and unable to move. He needed treatment in hospital, and that's where he began writing down what he had witnessed. He went back to Czechoslovakia and after completing his studies he found a job in a chemical plant. In 1968 he left for Switzerland and settled down in Basle. His uncle Ernest had previously emigrated to the United States in 1946. His brother Michal had succumbed to typhus shortly before Liberation, either in Buchenwald or in Bergen-Belsen.

ANNEXES

- ¹ Hrabar était le fils de l'ancien gouverneur de la Ruthénie («Podkarpatská Rus» en slovaque), Konstantin Hrabar. Il a occupé la fonction de 1935 à 1938. Il habitait à Čertez, un village voisin de Chudlovo.
- ² La ville, qui s'appelle aujourd'hui Oradea, est redevenue roumaine à la fin de la Seconde Guerre mondiale.
- ³ Le commandant de la deuxième armée hongroise, Gusztáv Jány, a été condamné à mort en 1947 pour crimes de guerre, et exécuté. L'un des crimes qu'on lui a reproché dans l'acte d'accusation était que ses officiers du service du travail avaient enfermé les Juifs à ses ordres dans des baraques, obturé les fenêtres avec des planches, verrouillé les portes avant d'arroser les baraques d'essence et d'y mettre le feu. Toutes les personnes enfermées périrent. Mon oncle Eugen en a réchappé de justesse, comme je le raconterai plus tard.
- ⁴ István Horthy est mort quelques semaines plus tard, fin août 1944, lors du mystérieux crash de son avion de combat sur un aérodrome militaire en Ukraine, derrière le front de l'Est.
- ⁵ Abréviation hongroise: KeoKH (Külföldieket Ellenőrző Országos Központi Hatóság).
- ⁶ Le 19 mars 1944.
- ⁷ Cf. carte 2.
- ⁸ László Endre a été condamné à mort en 1946 pour crimes de guerre, et exécuté.
- ⁹ Ernest, dont le surnom était «Bumi», était le dixième et dernier enfant de mes grands-parents. Il était né en 1920 à Chudlovo, où il a vécu jusqu'en 1941. J'évoque son destin dans le chapitre consacré à la famille Lebovic.

- ¹⁰ L'abréviation KGB signifie Komitet Gosudarstvennoj Bezopasnosti, le Comité pour la sécurité de l'État (soit les services secrets de l'Union soviétique), créé en 1954.
- ¹¹ Du nom du Dr. Zamenhof, qui a inventé et diffusé l'esperanto.
- ¹² Le terme kapo viendrait de l'allemand Kameradschaftspolizei, ce qui reflète une nouvelle fois le cynisme des nazis. Ceux-ci utilisaient l'abréviation, qui est devenue usuelle et s'utilise encore aujourd'hui. Sa signification est toutefois controversée et d'autres origines que celle précitée sont évoquées: certains pensent que le mot viendrait de l'italien capo qui signifie «tête» (au sens de responsable). Le Duden, lui, indique que l'abréviation viendrait du grade militaire «caporal» en français. (Leo Baeck)
- ¹³ Cette marche de la mort est brièvement évoquée au Mémorial de l'Holocauste de Washington. Cf. photo en page 40.
- ¹⁴ L'attentat du comte Claus von Stauffenberg contre Adolf Hitler avait échoué le 12 juillet 1944.
- ¹⁵ Cf. photo en page 45, prise quelques semaines après la libération.
- ¹⁶ Commandant en chef du 2^e Front ukrainien soviétique.
- ¹⁷ Durant la guerre, alors que la population juive considère l'armée soviétique uniquement comme l'armée de libération, beaucoup d'habitants des pays conquis par l'armée russe la considéraient comme une armée d'oppression et d'occupation.
- ¹⁸ La version tchèque a été publiée avec le titre «Treblinka, slovo jak z dětské rozprávky».